RECUEIL

DES

MEILLEURS CONTES

EN VERS.

CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS

Par MM. VOLTAIRE, VERGIER, SÉNECÉ, PERRAULT, MONGRIF, *& le* P. DUCERCEAU.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVIII.

CONTES

ET

NOUVELLES

EN VERS

Par MM. Voltaire, Vergier, Sénecé, Pellaut, Monclif, & M. P. Ducerceau.

Tome Troisieme.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVIII.

CONTES
DE
MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

L'EDUCATION

D'UN PRINCE.

PUISQUE le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte;
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens;

Je ſuis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.

DANS Bénévent jadis régnoit un jeune Prince
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernoient cet état aſſez mince;
Ils avoient abruti l'eſprit de Monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux Confeſſeur.
Tous trois ſe relayoient. On lui faiſoit accroire
Qu'il avoit des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un Duc de Bénévent, dès qu'il étoit majeur,
Etoit du monde entier l'amour & la terreur;
Qu'il pouvoit conquérir l'Italie & la France;
Que ſon tréſor ducal regorgeoit de finance;
Qu'il avoit plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur ſon terrein pierreux du torrent de Cédron.
Alamon, c'eſt le nom de ce Prince imbécille,
Avaloit cet encens, & ſotement tranquille,
Entouré de bouffons & d'inſipides jeux,
Quand il avoit dîné, croyoit ſon peuple heureux.
Il reſtoit à la Cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu Prince ſon pere,
Qui, n'étant pas payé, lui parloit librement,
Et prédiſoit malheur à ſon gouvernement.

Les miniſtres jaloux qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête-homme aiſément ſe défirent ;
Emon fut exilé ; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivoit ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleuroit à-la-fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon, loin de lui, laiſſoit couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs ;
Des ſots Bénéventins, quelquefois les clameurs
Frappoient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain qu'avec peine il entend,
S'affoiblit dans ſa courſe & meurt en arrivant.
Le poids de la miſere accabloit la province ;
Elle étoit dans les pleurs, Alamon dans l'ennui ;
Les tyrans triomphoient : Dieu prit pitié de lui ;
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon Prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit,
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il étoit beau, bien fait & dans l'âge de plaire ;
Son Confeſſeur madré découvrit le myſtere :
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il étoit ignorant,
Et les deux ſcélérats qui craignoient que leur maître
Ne ſe connût un jour & vînt à les connoître,

Envoyerent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes;
On n'oſoit réſiſter; le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachoit à ſes charmes:
Car ſon eſprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'étoit point débouché.

COMME elle alloit partir, on entend : Bas les armes !
A la fuite ! à la mort ! combattons, tout périt;
Alla ! San Germano ! Mahomet ! Jeſus-Chriſt !
On voit un peuple entier fuyant de place en place;
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeoit les maris, mettoit à part les femmes.
Cet homme avoit marché de Cume à Bénévent,
Sans que le miniſtere en eût le moindre vent;
La mort le devançoit, & dans Rome la ſainte,
Saint Pierre avec ſaint Paul étoit tranſi de crainte.
C'étoit, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'Egliſe, envoyé par Alla.

DÈS qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes;

Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines :
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étoient Monſeigneur & ſes référendaires
Enchaînés par les pieds avec le Confeſſeur,
Qui toujours ſe ſignant & diſant ſes roſaires,
Leur prêchoit la conſtance & ſe mouroit de peur.

QUAND tout fut garotté, les vainqueurs partagerent
Le butin qu'en trois lots les Emirs arrangerent,
Les hommes, les chevaux & les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature ;
Ils ſont trop charlatans : l'homme n'eſt pas connu ;
L'habit change les mœurs ainſi que la figure :
Pour juger un mortel, il faut le voir à nu.

DU chef des Muſulmans le Duc fut le partage.
Il étoit, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge ;
Il paroiſſoit robuſte : on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier ;
Ses membres énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur ;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe :
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.

La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile :
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus, malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent le mouchoir.
Les plaiſirs partageoient les momens de ſa vie.

MONSEIGNEUR, cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons, ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenoit ſoin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſoit à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria, perfide !
Ce malheur me manquoit ! voici mon dernier jour.
L'Eunuque à ſon diſcours ne pouvoit rien comprendre.
Dans un autre langage, Amide répondit
D'un coup-d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre
Qui pénétroit à l'ame, & ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre ;
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi

Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.

AMIDE comparut devant ſon Excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour,
Il avoit en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connoiſſoit l'amour.
Pour lui plaire encor plus, elle fit réſiſtance,
Et ces refus adroits, annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritoient ſes deſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes:
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras:
Mais ſouffrez, que trois jours mon bonheur ſe differe,
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour, accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corſaire:
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la premiere
Eſt de faire donner trois cent coups d'étriviere
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès;
La ſeconde, Seigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litiere
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.

Abdala répliqua : vos desirs sont mes loix.
Ainsi dit, ainsi fait. Le très-indigne prêtre
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers & de tout Bénevent;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout, dit-elle : il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle;
Vous avez du courage; Emon vous est fidelle;
Je veux aussi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête-homme & servir ma patrie.
Au fond de son exil, allez trouver Emon;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon:
Il donnera pour vous les restes de sa vie;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours;
Hâtez-vous : vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisieme journée;
Les momens sont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit : je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avoit instruit Amide,
Aimoit son prince ingrat devenu malheureux;

Il avoit raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurerent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur,
Tout eſclaves qu'ils ſont, des ſentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace & la prudence:
Il devint un héros ſitôt qu'il combattit;
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus, à ſon tour ſe perdit;
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide alloit ſe mettre au lit:
Il rentra dans ſes droits & ſe mit à ſa place.

Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons,
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire.
Ils penſoient conſerver leur empire ordinaire:
Les lâches ſont cruels: le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos, vous m'aviez corrompu;
Je dois tout à ce Turc & tout à ma maîtreſſe;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe:

Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe :
Je vous suis obligé : mais n'y revenez pas ;
Soyez libre, partez, & si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états ;
Envoyez-moi chercher, j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

L'EDUCATION
D'UNE FILLE.

MEs amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés;
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude:
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude;
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étoient point effacés.

Son maintien étoit ſage & n'avoit rien de rude;
Ses yeux étoient charmans; mais ils étoient baiſſés;

Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret, en permettoit la vue;
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſoit ſes traits, ſans outrer la nature;
Moins elle avoit d'apprêts, plus elle avoit d'éclat:
La ſimple propreté compoſoit ſa parure.

TOUJOURS ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture;
Auprès d'un pot de rouge, on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſur-tout ſa lecture:
Mais ce qui nous charmoit dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle étoit toujours aux femmes indulgente:
Gertrude étoit dévote, & non pas médiſante.

ELLE avoit une fille: un dix avec un ſept
Compoſoit l'âge heureux de cet aimable objet,
Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle.
Plus fraîche que ſa mere, elle étoit auſſi belle;
A côté de Minerve, on eut cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avoit dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux:
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais pieges du démon par les ſaints abhorrés,
Etoient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.

GERTRUDE en ſon logis avoit un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle alloit ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſoit l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux;
Ornoient cette retraite au public inconnue:
Un eſcalier ſecret, loin des profanes yeux,
Conduiſoit au jardin, du jardin dans la rue.

VOUS ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables;
La lune fait aimer ſes rayons favorables;
Les filles en ce tems goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiete, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpiroit dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignoroit l'uſage & s'étendoit auprès;
Sans ſavoir l'admirer, regardoit la nature;
Puis ſe levoit, alloit, marchoit à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer,
Ne penſant point encore & cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mere:
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant;
Elle ne ſoupçonnoit nulle ombre de myſtere;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,

Etendant une main, portant l'autre en arriere,
Le col tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mere a du chagrin, dit-elle entre ſes dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mere eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente & ſoupire:
André fait des heureux ! mais de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude ;
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Iſabelle étoit ſimple, & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.

QUEL eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuſe ; elle s'apperçut bien
Qu'elle étoit découverte, & n'en témoigna rien.

Elle

Elle ſe compoſa, puis répondit: ma fille,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille,
Et depuis quelque tems, j'ai choiſi ſaint André;
Je lui ſuis très-dévote, il m'en ſait fort bon gré;
Je l'implore en ſecret, j'invoque ſes lumieres;
Il m'apparoit ſouvent la nuit dans mes prieres:
C'eſt un des plus grands Saints qui ſoient en Paradis.

A quelque tems de-là, certain monſieur Denis,
Jeune-homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpiroit pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes
Qu'Iſabelle entonnoit, quand ſes mains careſſantes
Preſſoient ſon tendre amant de plaiſir enivré.

GERTRUDE les ſurprit & ſe mit en colere.
La fille répondit: pardonnez-moi, ma mere;
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.

GERTRUDE, dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amour, & renonçant aux Saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains:
On ne les trompe point: la malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup-d'œil pénétrant;

On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre,
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.

La charmante Iſabelle au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappella pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours;
Les plus honnêtes gens y paſſerent leur vie:
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour,
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous deſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire
Touchant un pauvre & noble Chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.

Son nom étoit Meſſire Jean Robert,
Lequel vivoit ſous le Roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte
Qui ſurpaſſoit la Rome des Céſars ;
Il rapportoit de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons & de belles diſpenſes ;
Mon chevalier en étoit tout chargé,
D'argent fort peu : car, dans ces tems de criſe,
Tout paladin fut très-mal partagé :
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'Egliſe.
Sire Robert poſſédoit pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien.
Mais il avoit reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule & graces d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.

Comme il étoit aſſez près de Lutece,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouoit la blonde treſſe ;
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon

Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine:
Robert avance, il lui trouve une mine
Qui tenteroit les ſaints du Paradis;
Un beau bouquet de roſes & de lys
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre,
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat
De ſon bouquet auroient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A ſon giron portoit une corbeille,
Et s'en alloit avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accole avec franchiſe:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;
C'eſt tout mon bien; prenez encor mon cœur;
Tout eſt à vous. C'eſt à moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert preſſe la Belle,
La fait tomber, & tombe auſſi-tôt qu'elle;
Et la renverſe & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſoit, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fiere bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille;
De S. Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.

ENFIN Marton, rajuſtant ſa coëffure,
Dit à Robert : où ſont mes vingt écus ?
Le Chevalier, tout pantois & confus,
Cherchant envain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer : nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert :
Un Chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe ;
En tels procès, la reine eſt très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.

MARTON s'incline, & va droit à la reine.
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine :
Mais elle avoit de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité,
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes.
Le chevalier, ſans éperons, ſans botes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'étoit paſſé ;

Que vers Charonne il fut tenté du diable;
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentoit coupable;
Qu'il en avoit un très-pieux remord:
Puis il reçut ſa ſentence de mort.

ROBERT étoit ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant, la reine & ſon conſeil
Lorgnoient Robert & répandoient des larmes.
Marton, de loin dans un coin ſoupira;
Dans tous les cœurs, la pitié trouva place:
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au Chevalier on pouvoit faire grace,
Et qu'il vivroit, pour peu qu'il eût d'eſprit;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems deſire:
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.

LA choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſi-tôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;

Il fit ſerment aux genoux de la reine
De comparoître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle & ſortit tout penſif.

COMMENT nommer, diſoit-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? La reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerois mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.

DANS ſon chemin, dès que Robert trouvoit
Ou femme ou fille, il prioit la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimoit ;
Toutes faiſoient réponſe différente,
Toutes mentoient, nulle n'alloit au fait.
Sire Robert au diable ſe donnoit.

DÉJA ſept fois l'aſtre qui nous éclaire
Avoit doré les bords de l'hémiſphere,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes

Etoient

Etoient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphir, en ſe jouant auprès,
Laiſſoit flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
Robert approche, & du moins il eſpere
Les conſulter ſur ſa maudite affaire.
En un moment tout diſparoît, tout fuit.

Le jour baiſſoit, à peine il étoit nuit:
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupiere eſt bordée;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée:
Elle fit peur au brave Chevalier;
Elle l'accoſte, & d'un ton familier
Lui dit: mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine;
Apprenez-moi vos tribulations;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage;

Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux, quelquefois mes avis
Ont fait du bien, quand on les a ſuivis.

LE Chevalier lui dit : hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais envain :
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la Reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux Dames.

LA vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien ;
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré :
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie.
L'ingratitude eſt un crime odieux :
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je deſire ;

Le bon Robert le jura, non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille, & les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en préſence
De reine Berthe & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La Reine aſſiſe & Robert appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, Meſdames,
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans:
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'eſt-là ſon goût; ſi j'ai tort, qu'on me pende.

COMME il parloit, tout le conſeil conclut
Qu'il parloit juſte & qu'il touchoit au but.
Robert abſous touchoit la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice & la preſſe fendant.
On lui fait place, & voici ſa harangue.

O REINE Berthe, ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous, dont l'eſprit connoît toute équité,
Vous, dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſançe,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi;
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi,
Que j'obtiendrois de lui ce que j'eſpere:
Vous êtes juſte, & j'attens mon ſalaire.

IL eſt très-vrai, dit Robert, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits:
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage
Et mon armure étoient tout mon partage;
Un moine noir, a, par dévotion,
Saiſi le tout, quand j'aſſaillis Marton;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurois payer ma bienfaitrice.

LA reine dit: tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés:
Les vingt écus à Marton la léſée

Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés ;
La bonne vieille aura votre monture,
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit : rien n'eſt plus généreux :
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe ;
Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;
Dès cette nuit, je prétens qu'il m'épouſe.

A ce diſcours que l'on n'attendoit pas,
Robert glacé laiſſe tomber ſes bras ;
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de cette créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front, & d'un ton lamentable,
Il s'écrioit : ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerois mieux que votre Majeſté
Me fiançât à la mere du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.

LORS tendrement, notre ſans-dent reprit :
Vous le voyez, ô reine, il me mépriſe ;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous :
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout ; j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas :
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle ;
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On ſait penſer, & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre : eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur ;
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connoiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe ;

Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois :
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats,
Et croyez-moi, pour peupler les états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel, à mes chaſtes deſirs,
N'accorde pas le bonheur d'être mere,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire ;
On me verra juſqu'à mon dernier jour
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ſes attraits ;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumiere, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le Chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur, & rougiſſant de honte,

Tenté cent fois de la jetter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la Chevalerie
La loi ſacrée étoit alors chérie !
Sa tendre épouſe, en trottant avec lui,
Lui rappelloit les exploits de ſa race,
Lui racontoit comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avoit vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule ſainte & le céleſte crême
Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêloit à ſes narrations
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Faiſoient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſoient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon Robert, à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtoit ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parloit,
Prêt à mourir quand il la regardoit.

L'ÉTRANGE couple arrive à la chaumiere
Que poſſédoit l'affreuſe aventuriere ;
Elle ſe trouſſe, & de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin,
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris, ſur trois pieds inégaux,
Formoient la table où les époux ſouperent,
A peine aſſis ſur deux minces treteaux.
Du triſte époux les regards ſe baiſſerent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans & délicats,
Par ces bons mots qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croiroit ſoi-même
Les avoir dits. Robert fut ſi content
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vint avec elle au lit;
Le déſeſpoir, la fureur le poſſéde
A cette criſe; il ſouhaite la mort:
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remede.

CE n'étoit point deux ſales demi-draps
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltoient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offroient à lui ſous un aſpect horrible.
Le ciel, dit-il, voudroit-il l'impoſſible?
A Rome on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire:
La grace & moi, nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit, ma femme a de quoi plaire;
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflict,
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant, le bon Robert ſe jette
Froid comme glace au bord de ſa couchette,
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

LA vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: ah! Robert, dormez-vous?
Charmant ingrat, cruel & cher époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre.
De ma pudeur les timides accens

Sont ſubjugués par la voix de mes ſens ;
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme ;
Ah ! le plaiſir l'emporte malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir ſans toi ?
Va, je le mets deſſus ta conſcience.

ROBERT avoit un fond de complaiſance
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurois voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parois peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante :
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux, & bouchez-vous le nez.

LE Chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu, de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.

C'EN eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe;
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur, j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire étoit jalouſe.
J'avois raiſon, convenez-en, mon fils;
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider:
Obéiſſez, mon ardeur vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.

ROBERT regarde: il voit à la lumiere
De cent flambeaux ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumiere,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté dont le pinceau d'Apelle,

Ou de Vanloo, ni le ciseau fidele
Du bon Pigal, Lemoine, ou Phidias
N'auroient jamais imité les appas.
C'étoit Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais & moi-même;
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur;
Vous n'avez point dédaigné la laideur:
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander quelle étoit cette Belle,
De qui Robert eut les tendres faveurs;
Mes chers amis, c'étoit la Fée Urgelle,
Qui dans son tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres Chevaliers.

Oh! l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutoit tous ces faits admirables,

Dans ſon château, près d'un large foyer;
Le pere & l'oncle, & la mere, & la fille,
Et les voiſins, & toute la famille
Ouvroient l'oreille à monſieur l'Aumônier,
Qui leur faiſoit des contes de ſorcier.

On a banni les démons & les fées;
Sous la raiſon, les graces étouffées
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étoient un peuple aimable !
Que leur eſprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré, de leurs inventions,
Fut celle du théatre, où l'on faiſoit revivre
Les héros des vieux tems, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple & chercher à le ſuivre.
Le théatre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.

Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomene!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaiſirs du théatre d'Athene
Etoit de couronner dans ces jeux ſolemnels
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels;
En préſence du peuple, on leur rendoit juſtice.
Ainſi j'ai vu Villars, ainſi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtiſan quelquefois cenſura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainſi quand Richelieu revenoit de Mahon,
Qu'il avoit pris pourtant en dépit de l'envie,
Par-tout ſur ſon paſſage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théatre d'Eſchile, avant que Melpomene
Sur ſon cothurne altier, vint parcourir la ſcene,
On décernoit les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avoit pour ſa maîtreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,

Mieux

Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyoit couronné devant toute la Grece.
Chaque Belle plaidoit la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontoit les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentît l'orateur,
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grece tranquille.
C'étoit, s'il m'en ſouvient, ſous l'arconte Eudamas.

Devant les Grecs charmés, trois Belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone & la triſte Apamis;
Les beaux eſprits de Grece au ſpectacle accoururent;
Ils étoient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or, Vénus avec ſon fils,
Prêtoit à la diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,

De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmoient l'oreille & l'œil, & pénétroient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon pere a conſacré ſa vie
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs,
Et ſans ambition, caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Elevé dans ſon art, & qui ſauroit le mieux
Animer ſur la toile & chanter ſur la lyre
Ce peu de vrais attraits que m'ont donné les cieux.

Ligdamon m'adoroit; ſon eſprit ſans culture
Devoit, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment,
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment,
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connoître,
L'Amour forma ſon cœur, les Graces ſon eſprit;

Il ne ſavoit qu'aimer ; mais qu'il étoit grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit !

Quand mon pere eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux
Qui feroit de bons vers, & ſauroit la muſique,
Que de larmes alors coulerent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous
des Dieux.
Je mourois, il eſt vrai, mais je mourois ſoumiſe.

Ligdamon s'écarta confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe ;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avoient tous, hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançoit, redoubloit mes alarmes.
Ligdamon, tant aimé, me fuyoit pour toujours ;
J'attendois mon arrêt, & j'étois au concours.

Enfin, de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :

Je ne pus décider, je ne les voyois pas.
Mon pere ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allois être en ſes bras.

UN eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue;
Sur la toile auſſi-tôt chacun porta la vue:
C'étoit moi. Je ſemblois reſpirer & parler;
Mon cœur en longs ſoupirs paroiſſoit s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonçoit que j'aime.
L'art ne ſe montroit pas; c'eſt la nature même,
La nature embellie, & par de doux accords,
L'ame étoit ſur la toile auſſi-bien que le corps;
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure,
Comme on voit au matin le ſoleil de ſes traits
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut ſurpris; il voulut cenſurer;
Tout le reſte ſe tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écrioit Hermotime,
Du talent d'imiter fit un art ſi ſublime?
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi?

Ligdamon ſe montrant, lui dit : elle eſt à moi ;
L'Amour ſeul eſt ſon peintre, & voilà ſon ouvrage.
C'eſt lui, qui dans mon cœur imprima cette image ;
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors, d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé, Ligdamon fit entendre
Un mêlange inoui de ſons harmonieux ;
On croyoit être admis dans le concert des Dieux :
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.

Hatrage en frémiſſoit ; ſa fureur étouffée
S'exhaloit ſur ſon front, & brûloit dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées ;
Il court, il va frapper ; je vis l'affreux moment
Où le traître à ſa rage immoloit mon amant,
Où la mort, d'un ſeul coup, tranchoit deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt pas ſurpris,
Et de la même main ſous qui ſon luth raiſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abbat, & lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parloit Eglé : l'Amour applaudiſſoit ;
Les Grecs battoient des mains ; la Belle rougiſſoit ;
Elle en aimoit encor ſon amant davantage.

Téone ſe leva. Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentoient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure
En vers moins allongés & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

VOus connoiſſez tous Agaton ;
Il eſt plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue étoit parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.

Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les graces de Paris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une iſle Ciclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venoit ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau ;
Il laiſſe ma tante, il me hape,
Il m'enleve comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.

Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port de Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous qu'alors Agaton
S'amuſât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir, il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier;
Il cacha ſous ſon tablier

Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive aux bords du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avoit déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.

Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité,
Qui combla mon ame ravie,
Quand, dans un ſerrail de Lydie,
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux ſeuls daignerent paroître
A cet himen précipité;

Car il n'étoit pas là de prêtre ;
Et comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer,
Quand on eſt ſous les yeux du maître.

Le ſoir, le ſatrape amoureux,
Dans mon lit, ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux :
Il crut, pour appaiſer ſes feux,
Ne trouver que fille jolie :
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il ! car votre amie,
Comme vous, eſt fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie.
Toutes deux je contenterai ;
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon
Qu'il accompagnoit de careſſes,
Il vouloit agir tout de bon ;
Il exécutoit ſes promeſſes,
Et je tremblois pour Agaton ;
Mais mon Grec, d'une main guerriere,
Le ſaiſiſſant par la criniere,
Et tirant ſon eſtramaçon,

Lui fit voir qu'il étoit garçon,
Et parla de cette maniere :
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte,
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon.
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous ſur mon eſquif;
J'aurai ſur vous l'œil attentif:
Point de geſte, point de langage;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupiere,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviere.

Le ſatrape étoit un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéiſſance;
Lorſqu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle, en diligence,
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grece,
Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en ſonnante eſpece;

Elle étoit forte : il m'en fit don ;
Ce fut ma dot & mon douaire.

Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon,
Et que j'aurois fort à me plaindre,
S'il n'avoit ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit ;
La grace, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit ; les Grecs aimoient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étoient un charme, & la rendoient plus belle,

Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla, les Grecs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mêtres qui n'étoient ni trop longs ni trop courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées,
Se ſuivoient avec art, & ſembloient négligées ;
Le rithme en eſt facile, il eſt mélodieux ;
L'hexamêtre eſt plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'Astre cruel ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amatonte,
Lieux fortunés où la Grece raconte
Que le berceau de la mere d'Amour,
Par les Plaiſirs fut apporté ſur l'onde,
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure;
A ſes ſujets n'avoient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.

Le rigoriſme a ſouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons, les prêtres ſont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une Belle,
Qui par malheur deviendroit infidelle,
Iroit finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avoit eu ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyoit pour elle.
Pouvoit-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer conſtamment ?
Et ſi jamais à la foibleſſe en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?

Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avois ſervie avec le beau Batille,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prens à témoin
Comme j'aimois, & ſi j'avois beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds, la pure & douce éteinte
Faiſoit un cœur de nos cœurs amoureux.
Batille & moi nous reſpirions ces feux,

Dont autrefois a brûlé la Déeſſe.
L'aſtre des cieux, en commençant ſon cours,
En l'achevant, contemploit nos amours ;
La nuit ſavoit quelle étoit ma tendreſſe.

Arenorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connoître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux ;
Il diſtilla les poiſons de l'envie ;
Il fit parler la noire Calomnie.
O délateurs, monſtres de ma patrie,
Nés de l'Enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrette ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper ;
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeſſe envain j'eus mon recours :
Tout me trahit, je me vis condamnée

A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer ou Vénus étoit née.

On me menoit aux lieux de mon trépas ;
Un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas,
Et me plaignoit d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batille,
Fatal écrit qui changeoit tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle,
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle !
C'en étoit fait ! mon amant dans les flots
S'étoit jetté pour me ſauver la vie ;
On l'admiroit en pouſſant des ſanglots :
Je t'implorois, ô mort ! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! On eut la cruauté
De m'arrêter, lorſque j'allois le ſuivre ;
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batille eſt mort... & c'eſt pour moi !

JE viens à vous, ô juges favorables!
Que mes ſoupirs, que mes funebres ſoins
Touchent vos cœurs, que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant, dans la nuit du trépas,
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il ſe conſole, aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe:
Athene & moi, couronnons mon amant.
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêterent;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlerent.

CHAQUE juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils pencherent;
Avec Téone ils avoient ri:
Avec Apamis, ils pleurerent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommerent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon Aréopage.

THELÉME
ET
MACARE. (*)

THELÈME eſt vive, elle eſt brillante;
Mais elle eſt bien impatiente;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.

(*) *Macare eſt le bonheur, & Thelème, le deſir ou la volonté.*

Elle aimoit un gros réjoui
D'une humeur bien différente.
Sur ſon viſage épanoui,
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à-la-fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil ;
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil ;
Le long du jour, il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portoit ;
Sa maîtreſſe inconſidérée,
Le long du jour le tourmentoit :
Elle vouloit être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare, en riant, la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidele & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.

Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?

Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci;
A tout le monde il a ſu plaire.

On lui dit : ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractere
Ne vont pas dans ce pays-ci.

Thelème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, madame,
Nous avons long-tems attendu

Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé :
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.

A ce diſcours impertinent,
Thelème ſe mit en colere :
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe ;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſotiſe.

La Belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas

Celui

Celui qu'elle croyoit volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit: ſur nos avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'eſt qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint ſans le connoître.

Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte;
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte:
Au moins la cour a des attraits:
Macare auroit pu s'y méprendre;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.

Thelème, au temple de Rameau,
Chez Melpomene, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas
Où préſident les délicats

Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie ;
Mais plus ils étoient occupés
Du ſoin flateur de le paroître,
Et plus à ſes yeux détrompés,
Ils étoient éloignés de l'être.

ENFIN Thelème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre ;
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendoit pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre ;
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

LES gens de Grec enfarinés
Connoîtront Macare & Thelème,

Et vous diront ſous cet emblême
A qui nous ſommes deſtinés.
Macare, c'eſt toi qu'on deſire,
On t'aime, on te perd, & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder, il faut ſavoir
Se cacher, & cacher ſa vie.

AZOLAN.

A Son aiſe, dans ſon village,
Vivoit un jeune Muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom étoit Azolan;
Il avoit tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il alloit l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'Ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,

Ta dévotion non commune ;
Gabriel eſt reconnoiſſant,
Et je viens faire ta fortune.
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine :
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner ;
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice.
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.

Le beau jeune-homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Egliſe,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penſer faire une ſotiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé

Par un receveur d'importance
Qui la partageoit par moitié.

TANT d'honneurs & tant d'opulence
N'étoient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins, au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eſt chéri:
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage;
La ſeule Amine aura mon cœur:
Soyons heureux dans mon village.

L'ARCHANGE auſſi-tôt deſcendit
Pour lui reprocher ſa foibleſſe:
Le tendre amant lui répondit:
Voyez ſeulement ma maîtreſſe;
Vous vous êtes moqué de moi,

Notre marché fit mon ſupplice ;
Je ne veux qu'Amine & ſa foi :
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophete Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus, l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zele ;
Vous pouvez retourner au ciel :
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE
DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage:
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connoître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur;
Parut aimer, & captiva ſon maître;

Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

MARS viſita cette Beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.

LE Dieu des mers, en ſon humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la Belle, & lui parla d'amour:
Qui cede à Mars, peut ſe rendre à Neptune.

LE blond Phébus, de ſon brillant ſéjour,
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance:
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux-arts & du jour.

MERCURE étoit le Dieu de l'éloquence:
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.

VULCAIN ſortant de ſa forge embrâſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.

Ainsi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avoit eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittoient : elle vit dans les champs
Un gros Satire, & lui fit les avances.

Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems:
C'eſt des humains l'origine premiere;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout différe.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon pere,
L'autre un Satire, & bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumiere.
De nos parens nous tenons tous nos goûts;
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE.

DANS ſes écrits, un ſage Italien,
Dit que le mieux eſt ennemi du bien :
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience ;
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là ;
Par-tout ailleurs évitons la chimere.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !

LA belle Arſène en eſt la preuve claire ;
Elle étoit jeune, elle avoit dans Paris

Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris;
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-pere
Ne brilloient pas parmi les beaux eſprits:
Mais ils avoient un fort bon caractere.
Dans le logis, des amis fréquentoient;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chere,
Les paſſe-tems que nos gens connoiſſoient,
Jeux, bals, ſpectacle & ſoupers agréables,
Rendoient ſes jours à peu près tolérables;
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt pas fait.

MADAME Arſène étoit fort peu contente
De ſes plaiſirs; ſon ſuperbe dégoût,
Dans ſes dédains, fuyoit ou blâmoit tout:
On l'appelloit la belle Impertinente.

OR, admirez la foibleſſe des gens!
Plus elle étoit diſtraite, indifférente:
Plus ils tâchoient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante,
Et plus auſſi notre belle abuſoit
De tous les pas que vers elle on faiſoit.
Pour ſon amant encor plus intraitable,

Aimant à plaire & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſoit conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira;
De courtiſans elle avoit une liſte:
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte;
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.

LA Dégoûtée avoit eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpece humaine
Et la divine, & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée alloit quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſoit: Arſène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans?
As-tu des goûts & des amuſemens?
Tu dois mener une aſſez douce vie.
L'autre en deux mots répondoit, je m'ennuie.
C'eſt un grand mal, dit la fée, & je croi
Qu'un beau ſecret c'eſt d'être heureux chez ſoi.
Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays;

Je veux aller à la ſphere divine ;
Faites-moi voir votre beau paradis.
Je ne ſaurois ſupporter ma famille,
Ni mes amis : j'aime aſſez ce qui brille,
Le beau, le rare, & je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais :
C'eſt un goût vif dont je me ſens coëffée.
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſi-tôt, dans un char lumineux,
Vers l'orient, la Belle eſt tranſportée ;
Le char voloit, & notre Dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyoit dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique
D'or cizelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau :
Mais ce n'eſt rien, quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marly, Verſaille, & leurs jolis jets d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : voilà votre maiſon ;
Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique ;
Commandez-y : toute ma nation

Obéira ſans la moindre réplique ;
J'ai quatre mots à dire en Amérique :
Il faut que j'aille y faire quelques tours :
J'eſpere au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite.

ALINE part. La Belle en liberté.
Reſte, & s'arrange au palais enchanté,
Commande en Reine, ou plutôt en Déeſſe ;
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés ;
A-t-elle faim ? cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la table étoit fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroiſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant
Le repas fait, on la mene à l'inſtant
Dans ſes jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons, reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphirs ;
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes,
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Alloient au ciel par un reſſort divin
Offrir leur ſiege aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens

Ont accordé leurs murmures charmans ;
Les perroquets répétoient ſes paroles,
Et les échos les diſoient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux,
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul Amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandoit à ſon gré.
Madame Arſène eſt encor mieux ſervie ;
Plus d'agrémens environnoient ſa vie ;
Plus de beautés décoroient ſon ſéjour ;
Elle avoit tout ; mais il manquoit l'Amour.

On lui donna le ſoir une muſique
Dont les accords & les accens nouveaux
Feroient pâmer ſoixante Cardinaux.
Ces ſons vainqueurs alloient au fond des ames ;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter, on n'avoit que des femmes :
Dans ce palais, point de barbe au menton.
A quoi, dit-elle, a penſé ma marraine ?
Point d'homme ici ; ſuis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais, ſans ſujets, la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend ;

Ils ſont tous nés pour ramper dans mes chaînes:
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir;
Je les mépriſe, & je veux en avoir.
Ainſi parloit la récluſe intraitable,
Et cependant les nymphes, ſur le ſoir,
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain, mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareilles ſérénades,
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatigant.
Le lendemain lui fut inſupportable.
Je me ſouviens du tems trop peu durable
Où je chantois, dans mon heureux printems,
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.

La Belle enfin chaque jour fêtoyée,
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſoit mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une breche
A certain mur, & ſemblable à la fleche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant, palais, jardins, fontaines,
Et diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparoît à ſes yeux ébaubis:
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert & des rochers affreux.
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande au ciel pardon de ſes ſotiſes:
La nuit venoit, & déjà ſes mains griſes
Sur la nature étendoient ſes rideaux.
Les cris perçans de funebres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des pantheres
Font retentir ces antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle aventuriere?

Dans ſa détreſſe, elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumiere,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en alloit, par un petit ſentier,
Tout en ſifflant, retrouver ſa chaumiere.
Qui que tu ſois, lui dit la beauté fiere,
Vois en pitié le malheur qui me ſuit;
Car je ne ſais où coucher cette nuit.
Le noir pataud, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit: quel étrange démon

Vous fait aller, dans cet état de criſe,
Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
Je ſuis encor très-loin de ma maiſon:
Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
On recevra votre aimable perſonne,
Comme on pourra; j'ai du lard & des œufs:
Toute Françoiſe, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine;
Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux.

Disant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer, ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie,
Et par avance, il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas! hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier, ou de la dent des loups;
Le déſeſpoir, la honte, le courroux,
L'ont ſuffoquée, elle eſt évanouie;
Notre galant la rendoit à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard;
Préſente à tout, elle étoit à l'écart.
Vous voyez bien, dit-elle à ſa filleule,
Que vous étiez une franche begueule;

Ma chere enfant, rien n'eſt plus périlleux
Que de quitter le bien pour être mieux.

LA leçon faite, on reconduit ma Belle
Dans ſon logis; tout y changea pour elle
En peu de tems, parce qu'elle changea;
Pour ſon profit, elle ſe corrigea;
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre, elle plut.
Que falloit-il à ſon cœur? qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente, & prit même en ſecret
Pour charbonnier, un jeune amant diſcret:
Ce fut alors une femme accomplie.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE.

A MADAME ARNANCHE.

VOus demandez, Madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.

Huet, cet Evêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours panche,
Prétend qu'un uſage ſi beau,
Vient de Noé le patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enyvroit au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe ; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire ; à ne rien faire,
On ne pouvoit mieux honorer
La divinité de ſon pere.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.

Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mere très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avoit conçu,

Où

Où ſon pere l'ayant reçu,
L'avoit enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſteres bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.

BACCHUS à peine ſe montroit
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adoroit,
La campagne étoit ſans culture.
Dévotement on folâtroit;
Et toute la cléricature
Couroit en foule au cabaret.

PARMI ce brillant fanatiſme
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filoient du lin,
Aimoient Dieu, ſervoient le prochain,
Evitoient la fainéantiſe,
Fuyoient les plaiſirs, les amants;
Et pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentoient jamais l'égliſe.
Alcitoé dit à ſes ſœurs,

Travaillons & faiſons l'aumône ;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs ?
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux ;
Quiconque eſt honnête & travaille
Ne ſauroit offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire ;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuverent
Ce propos tout plein de raiſon ;
Et leur ſœur qu'elles écouterent
Commença de cette façon.

LE travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde ;
Il eſt l'ame de tout : c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux ; l'air, & la terre & l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux pere Saturne avance à pas plus lents ;
Mais il termine enfin ſon immenſe carriere ;
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.

Sur ſon char de rubis mêlés d'azur & d'or.
Apollon va lançant des torrens de lumiere.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, menétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'avanturiere
Eſt hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.

Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

Vulcain noir & craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, étoit grand adultere;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon pere.
Mars plut à la friponne; il étoit colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travailloit pour la cour,
Mars conſoloit ſa femme en parfait petit maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.

Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laſſe de ſes plaiſirs il la voit repoſer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au ſoleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, & vois ma parjure
Cependant que Phoſphore aux bords de l'Orient
Au-devant de ſon char ne paroît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente aurore
Quitte ſon vieil époux pour ſon nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. — Apollon eſt malin,
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain;
En petits vers galans, ſa diſgrace il raconte;
Il aſſemble en chantant tout le conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa belle;
Ce Dieu très-eshonté ne ſe dérangea pas,
Il tint ſans s'étonner Vénus entre ſes bras,

Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment,
Le pere de Vénus en rit long-tems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit, bon homme attrapez-nous de même.

Lorsque la belle Alcitoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire
Tout ce peuple chante *Evoé;*
Il s'enyvre, il eſt en délire,
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa ſœur répondit,
La populace eſt la plus forte,
Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte;
Pourrez-vous écouter le mien?

C'est de Vénus qu'il faut parler encore,
Sur ce ſujet jamais on ne tarit;

Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtois tout médiocre auteur;
Mais on les paſſe, on les ſouffre; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

CETTE Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte.
Le changement ne lui déplaiſoit pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſoit, car c'étoit Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'étoit pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenoit.
Son origine étoit toute céleſte.
Il étoit né des plaiſirs d'un inceſte.
Son pere étoit ſon ayeul Cinira
Qui l'avoit eu de ſa fille Mirra.
Et Cinira, ce qu'on a peine à croire,
Etoit le fils d'un beau morceau d'yvoire.

Je voudrois bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie ;
J'aime à m'inſtruire, & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la théologie.

Mars fut jaloux de ſon charmant rival,
Il le ſurprit avec ſa Citherée.
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Faiſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal,
Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable
Il tranſperça ce jeune homme adorable
De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire ; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvoit ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous ? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule ?
Non, dit Climene, & puiſqu'il étoit né
C'eſt à mourir qu'il étoit deſtiné ;
Je le plains fort, ſa mort paroît trop prompte.
Mais pourſuivez le fil de votre conte.

Notre Thémire aimant à raiſonner
Lui répondit, je vais vous étonner.

Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre ;
Ma chere ſœur quelle idée eſt la vôtre !
Reſſuſciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe ;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté ;
On vous l'enterre avec ſolemnité ;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure ;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit ;
Dans ces ſix jours chacun gémit & pleure ;
Mais le ſeptieme il reſſuſcite ; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,

Le

Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur;
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mêlange.

De la ſage Climene enfin c'étoit le tour.
Son talent n'étoit pas de conter des ſornettes;
De faire des romans, ou l'hiſtoire du jour.
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle étoit un peu ſeche, aimoit la vérité,
La cherchoit, la diſoit avec ſimplicité;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſteres,
Si nous n'en croyons rien que nous ſert d'en parler?
Un mot devroit ſuffire. On a trompé nos peres,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confreres,
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux,
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux.

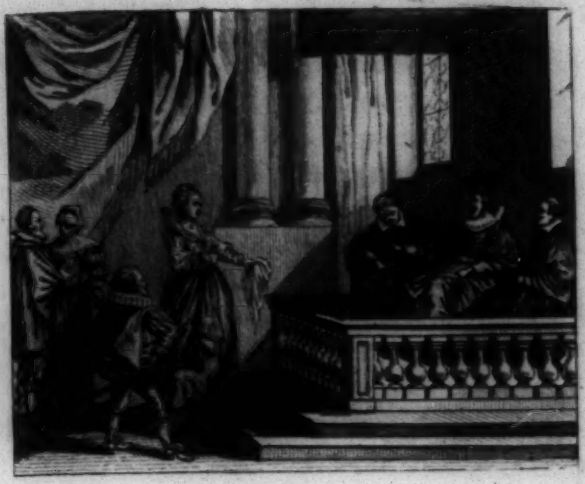
Dont on a dans l'enfance enrichi ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire avec mon peu d'eſprit
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur.
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus ſûr,
Je ne crois point à ces prophetes
Pourvus d'un eſprit de Python
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire les choſes faites.
Je ne crois point qu'un Dieu nous faſſe nos enfans,
Je ne crois point la guerre des géans,
Je ne crois point du tout à la priſon profonde,
D'un rival de Dieu même en ſon tems foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embraſé ce monde,
Que ſon grand-pere avoit noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... la belle au milieu de ſa fraſe
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maiſon tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jaſe.
Avec tout ſon clergé Bacchus entre en buvant,
Et moi je crois, dit-il, meſdames les ſavantes,
Qu'en faiſant trop les beaux eſprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que des mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix.
Et ma vengeance eſt toute prête;
Je vous change en chauve-ſouris.

Aussi-tôt de nos trois reclues
Chaque membre ſe raccourcit,
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites aîles velues.
Leur voix pour jamais ſe perdit,
Elles volerent dans les rues
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.

Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde.
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire,
La Fontaine en parle après lui.
Moi je la répete aujourd'hui ;
Et j'aurois mieux fait de me taire.

CONTES
DE
M. VERGIER.



LA FILLE VIOLÉE.

DAns tous les tems on a parlé ;
On parle tous les jours encore ;
De femme que par force un brutal déshonore,
De jeune tendron violé :
Même il eſt par les loix des peines décernées
Contre ces ardeurs effrenées ;
Toutefois de ce point je ſuis toujours ſurpris,
Et je crois encor moins au viol qu'aux eſprits.
Vous m'allez apporter l'exemple de Lucrece ;
Et bien Lucrece ſoit, qui dira ſûrement
Si de ſa part quelque conſentement

N'aida pas de Tarquin la brutale tendreſſe ?
Mais elle ſe donna le trépas de ſa main,
Il eſt vrai ; mais qui ſait ſi ce coup inhumain
Fut pour montrer ſon innocence,
Ou pour punir ſon peu de réſiſtance ?
Croyez-moi, quels que ſoient les efforts d'un amant,
Une Belle toujours y réſiſte aiſément.
Or donc toutes les fois qu'en l'amoureuſe affaire,
Un téméraire amant vient à ſe ſatisfaire,
Comptez que la ſouffrante en ſecret y conſent ;
Je vais vous en donner un exemple récent.
Zénogris, fille grande & forte,
Mais ingénue, autant que fille de ſa ſorte,
Autour d'elle laiſſa tant roder un amant,
Qu'enfin, je ne ſais pas comment,
Ses robes chaque jour devenoient trop étroites ;
Comme elle étoit des moins adroites,
Ses parens auſſi-tôt s'apperçurent du cas,
Dieu ſait quel bruit, & quel fracas
Ce fut dans toute la famille !
Cependant le galant, quoique petit, mal fait ;
Etant riche, ce point adoucit tout le fait.
D'abord le pere de la fille
Va propoſer au ſuborneur
D'épouſer Zénogris pour ſauver ſon honneur.
Epouſer eſt un ſort où rarement aſpirent

Ceux qu'Amour n'a pas fait vainement ſoupirer,
Et c'eſt ce qu'à peine ils deſirent,
Lorſqu'ils ont tout à deſirer:
Auſſi Cléon, c'eſt le nom du jeune homme,
A ce triſte propos n'eut garde de céder;
On ſupplie, on menace, on ſomme,
Mais le plus court fut de plaider.
Devant les Magiſtrats notre Belle éplorée
Se plaint, montrant ſon ventre à ſon menton égal,
D'avoir été déshonorée,
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal
Cette honte ſoit réparée.
Cléon d'une mine aſſurée,
Et fourbe, comme ſont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'eſt pas de lui:
En cent façons on tâche à le ſurprendre:
Quelque détour qu'on puiſſe prendre,
Le drôle adroitement de tout ſait ſe tirer.
Eh bien, Meſſieurs, répond Zénogris déſolée;
Puiſqu'il m'y force, enfin, il faut tout déclarer;
Le perfide m'a violée,
Debout contre une porte arriva l'accident.
Mais comment, dit le Préſident,
Un homme ſi petit, qu'à peine il peut atteindre
De ſa main juſqu'à votre front,
A-t-il pu debout vous contraindre
A recevoir un tel affront?

Hélas! la choſe eſt très-certaine,
Répond Zénogris ſans tarder,
Le voyant haleter & ſouffrir tant de peine,
Je me baiſſai tant ſoit peu pour l'aider.
A ces mots, de rire éclaterent
Les Juges, & la débouterent
De ſa vaine prétention.
Si l'on jugeoit ſans paſſion,
Ou plutôt ſans prévention,
Tout ce que dans le monde on nomme violence,
L'on verroit que ce n'eſt que pure fiction,
Et l'on n'y trouveroit que trop de reſſemblance
A cette préſente action.

LE MAL D'AVENTURE.

SUR les traces de la Fontaine
Je n'ai point prétendu marcher ;
Si par hazard je puis en approcher
J'obtiendrai cet honneur, ſans deſſein ni ſans peine.
Je ne ſais ſi c'eſt vanité,
Mais je ne veux point de modele,
Et mon génie enfant gâté

Ne ſauroit ſouffrir de tutelle.
La Fontaine a fort bien conté,
Il s'eſt acquis une gloire immortelle:
Qu'on me mette au-deſſous, qu'on me mette à côté,
Je ne veux point de paralelle.

ALISON ſe mouroit d'un mal
Au bout du doigt; mal d'aventure:
Va trouver le Frere Paſcal,
Lui dit ſa ſœur, & plus n'endure:
Ses remedes ſont excellens,
Il te guérira je t'aſſure,
Il en a pour les maux de dents,
Pour l'écorchûre & pour l'enflûre;
Il fait l'onguent pour la brûlure.
Va donc ſans attendre plus tard,
Le mal s'accroît quand on recule,
Et donne-lui le bon jour de ma part.
Elle va, frappe à la cellule
Du révérend Frere Frappart;
Bon jour, mon Frere, Dieu vous gard,
Dit-elle, ma ſœur vous ſalue,
Et moi qui ſuis ici venue,

Laſſe à la fin de trop ſouffrir;
Mais ma ſœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guerir
Un doigt qui me fera mourir;
Non, je ne ſais plus où le mettre.
Mettez, dit Paſchal, votre doigt
Les matins en certain endroit
Que vous ſavez; hélas, que ſais-je!
Dites-le moi, frere Paſcal,
Tôt, car mon doigt me fait grand mal.
O l'innocente créature,
Avez-vous la tête ſi dure,
Certain endroit que connoiſſez,
Puiſqu'il faut que je vous le diſe,
C'eſt l'endroit par où vous piſſez:
Hé bien, m'entendez-vous, Aliſe?
Mon frere excuſez ma bêtiſe,
Répond Alix baiſſant les yeux,
Suffit, j'y ferai de mon mieux,
Grand merci de votre recette;
J'y cours, car le mal eſt preſſé.
Quand votre mal aura percé,
Venez me voir, Alizonnette,
Dit le Frere, & n'y manquez pas.

Soir & matin à la renverſe
Elle met remede à ſon mal :
Enfin, l'abcès meurit & perce.
Aliſon ſaine va ſoudain
Rendre grace à ſon médecin,
Et du remede ſpécifique
Lui vante l'étonnant ſuccès.
Paſcal d'un ton mélancolique
Lui repart : un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente ;
Vous ſeriez ingrate & méchante,
Si vous me refuſiez le bien,
Que vous avez par mon moyen ;
Alix, j'ai beſoin de votre aide,
Puiſque vous portez le remede,
Qui ſans faute peut me guérir :
Hé quoi ! me verrez-vous mourir,
Après que je vous ai guérie !
Non, dit Alix, non ſur ma vie,
Je ferois un trop grand péché ;
Tel crime.... allons donc je vous prie,
Guériſſez-vous, frere Paſcal,
Approchez vîte votre mal.
A ces mots, Dom Paſcal la jette,

Sans marchander, ſur ſa couchette,
L'étend bravement ſur le dos,
Et l'embraſſe. O Dieux qu'il eſt gros!
Dit Alix, quel doigt! eh de grace!
Arrêtez... je le ſens qui paſſe.
Ma chère Alix, attends un peu,
Je me meurs, ſouffre que j'acheve.
Ha! reprit Alix toute en feu,
Vous voilà guéri, l'abcès créve.

LE

LE TONNERRE.

IL eſt aſſez d'amans conſtans;
Il n'en eſt guere de fideles:
Cela s'eſt vu dans tous les tems
Fort fréquemment chez nous, un peu moins chez les Belles.
On ne réſiſte guere à la tentation
D'une agréable occaſion.
Tromper eſt en amour choſe délicieuſe,
C'eſt un charmant ragoût que la variété,
Et contre l'infidélité,

A ſéduire nos cœurs toujours ingénieuſe.
Le ſeul conſeil que je donne aux amans,
C'eſt de ſe voir à tous momens;
Mais une ſuite dangereuſe
Eſt attachée à cette extrémité;
Le dégoût ſuit de près cette aſſiduité,
Un peu d'abſence anime une flamme amoureuſe.
Que faire donc? C'eſt à vous de choiſir,
Je vais en attendant vous expoſer en vue
D'une infidélité l'aventure imprévue;
Puiſſiez-vous l'écouter avec quelque plaiſir.
Dans une maiſon importante
Etoit une jeune ſuivante,
Son nom eſt Iſabeau; la ſcene eſt à Paris,
De tout tems le ſéjour des amours plus chéris.
Cette galante chambriere,
Senſible à la tendre priere
D'un jeune homme d'amour pour elle pénétré,
L'avoit dans ſon lit retiré:
Enſemble ils ſe donnoient carriere;
Enchantez, Dieu le ſait, vous le ſavez auſſi,
Vous qu'Amour a traité ainſi:
Quand ſoudain ſurvint le tonnerre,
Tel qu'autrefois on l'entendoit,

Lorſque Jupiter confondoit
L'orgueil des enfans de la terre.
A ce bruit la pauvre Iſabeau,
Quoique d'ailleurs fortement occupée,
De frayeur ſe ſentit frappée,
Et craignit dans ſon lit de trouver ſon tombeau.
Elle crut que déjà la céleſte vengeance
S'armoit pour punir ſon offenſe:
Car le ſexe dévotieux,
Même dans le déſordre eſt craintif & pieux;
Je puis vous en parler avec quelque ſcience:
Moi-même j'en ai vu, le fait eſt ſingulier,
Me propoſer des cas de conſcience
Dans le tems où l'on doit ſoi-même s'oublier.
Quoiqu'il en ſoit, enfin, notre belle peureuſe
Se jette en bas du lit, & ſeule va chercher
Une cave pour ſe cacher.
Le galant veut en vain la ſuivre;
Non, lui dit-elle, en l'embraſſant,
Ne me ſuis point, c'eſt toi dont l'amour trop preſſant
A ce cruel danger me livre:
Je vais prier les Dieux qu'il leur plaiſe arrêter
Leur foudroyant courroux, leur fureur vengereſſe;

Lindor ſi tu me ſuis, je connois ma foibleſſe,
J'irois encor les irriter.
Enfin le voilà ſeul, non ſans inquiétude,
Mais il fut peu de tems dans cette ſolitude.
Près d'eux couchoit la fille du logis,
Si je m'en ſouviens bien, ſon nom étoit Liſis,
Charmante, ayant encor ſa premiere innocence,
Et ſi pourtant, déja quinze ans elle comptoit;
Peau, gorge, taille, bras, tout beau par excellence;
Le friand morceau que c'étoit!
Le tonnerre l'éveille, ou le malin peut-être,
Car il ſe ſert de tout pour nous faire pécher,
Tremblante elle s'alla près de Lindor coucher,
Qui craignant que Liſis ne vint à le connoître,
Tourne le dos, s'écarte, & n'oſe la toucher.
Mais Liſis s'approchant; Iſabeau lui dit-elle,
Je ſens une frayeur mortelle,
Pour me raſſurer tourne-toi:
Tourne-toi, je te prie, & t'approche de moi.
Le moyen de pouvoir refuſer cette grace.
Il ſe tourne, Liſis l'embraſſe.
Cependant le fracas redouble dans les Cieux;
Et plus elle entend le tonnerre,
Plus fortement elle le ſerre;

L'Amour n'auroit pu faire mieux.
Combien difficile il doit être
Qu'un jeune homme content puiſſe fille paroître
Dans la poſture où le voilà :
Auſſi le vif Lindor n'en fut pas long-tems maître.
Juſte Ciel, qu'eſt-ce que cela !
S'écria Liſis étonnée ;
De quelle figure es-tu née !
N'es-tu pas un monſtre, Iſabeau ?
Je m'en ſouviens encor, un jour qu'il faiſoit beau,
Etant avec ma mere au bord de la riviere,
Je crus voir une femme ayant je ne ſais quoi
D'une forme particuliere,
Et faite à peu près comme toi.
Qu'eſt-ce que je vois-là ? demandai-je à ma mere :
Ne le regarde point, c'eſt un monſtre odieux,
Me dit-elle d'un ton ſévere,
Ce monſtre toutefois ne me déplaiſoit guere,
Et j'eus quelque regret d'en détourner les yeux.
N'es-tu point monſtre auſſi ? Non, dit d'une voix feinte,
Notre fauſſe Iſabeau, mais cela m'eſt venu
Des frayeurs dont j'ai l'ame atteinte.
La choſe étrange que la crainte !

Tel eſt de peur un lievre devenu,
Tel autre eſt devenu cornu;
Enfin, n'en doutez point, c'eſt la frayeur, vous dis-je.
Liſis croit cette fable, & ne peut ſe laſſer
De paſſer & de repaſſer
Sa main ſur le nouveau prodige.
Mais voici des éclairs qui reviennent encor,
Et Liſis de ſerrer tout de nouveau Lindor,
Même plus fortement alors elle l'embraſſe:
Pour l'eſtreindre mieux elle paſſe
Une jambe ſur lui; le drôle prend le tems
Et voilà ſes deſirs contens.
Où te mets-tu, dit l'innocente,
O Dieux! la rencontre plaiſante,
Qui ne croiroit qu'exprès.... Au milieu du diſcours
La parole lui manque, & l'amour eut ſon cours.
Ainſi pluſieurs fois le tonnerre
Par ſon bruit étonna la terre,
Pluſieurs fois de Lindor plein d'amour & de feu
Les frayeurs jouerent leur jeu:
Mais, enfin, les craintes paſſerent,
Ou pour mieux en parler les ardeurs ſe laſſerent.

C'eſt le ſort des mortels, ils ſeroient trop heureux
Si rien n'affoibliſſoit leurs tranſports amoureux,
Et c'eſt ce qui des Dieux fait le bonheur ſuprême;
Leur pouvoir en amour paſſe leur deſir même.
Iſabeau, lui diſoit; Liſis,
Quoi d'aucune frayeur tes ſens ne ſont ſaiſis?
N'entends-tu pas gronder la foudre?
Ce coup va nous réduire en poudre.
Crains, ma chere Iſabeau, crains, je te prie encor.
C'en eſt fait, répondit Lindor,
Au bruit mon ame accoutumée
Ne ſauroit plus être alarmée.
Liſis ayant ſur lui tenté ce vain effort
De dépit ſe détourne & dort.
L'autre avoit de dormir une envie auſſi forte,
Mais malgré ſon abattement,
Le ſoin de s'en aller ſur ce deſir l'emporte.
C'eſt la coutume d'un amant;
Quand il eſt content de ſa belle,
Il a de la quitter le même empreſſement
Qu'il eut de venir auprès d'elle.
Lindor ſuivant ce ſentiment,
Se leve du lit ſans mot dire,

S'habille en hâte & ſe retire:
A peine eut-il quitté ces lieux,
Que la pieuſe chambriere
Croyant avoir par ſa priere
Calmé la colere des Dieux,
Car pour lors tout étoit tranquille,
Oſe ſortir de ſon azyle,
Et vient d'un pas précipité
Trouver ce qu'à regret ſon cœur avoit quitté:
Il me ſemble voir cette amante,
S'approchant de Liſis dormante,
L'embraſſer amoureuſement.
Lindor, lui dit-elle à l'oreille,
Peux-tu dormir tranquillement,
Tandis que de frayeur.... A ce mot bruſquement,
La belle dormante s'éveille.
La frayeur! Dieux! entens-je bien,
S'écria-t-elle éperdue;
Quel bonheur vous l'auroit rendue!
Mais non tu ne l'as point, & je ne trouve rien.
Jugez combien Iſabeau fut ſurpriſe
Quand de Liſis elle entendit la voix,
Et le ſeroit encor, ſi ſa main bien des fois
Ne ſe fut employée à diſſiper ſes doutes.

Enfin

Enfin pour trancher court, elle apprit tout le fait,
Lisis le découvrit par d'innocentes routes,
Son cœur en fut mal satisfait;
Chaque mot lui portoit une atteinte mortelle.
Mais fut-ce avec raison ? Soyons de bonne foi;
Des fidelles amans, je fuis le plus fidelle,
Mais je répondrois peu de moi
Dans une occasion si belle :
Et quand j'aurois dû voir tout commerce rompu;
J'en aurois fait autant; j'entens si j'avois pu.

LA CULOTTE.

CHEZ maître Jean, l'Italie & la France (*)
Servent toujours de ſcene aux contes des cocus,
Soit, ils y ſont en abondance;
Mais n'en eſt-il qu'en ce Pays ſans plus;
Cocuage a-t-il là ſes bornes?
Ce ſeroit une erreur que de croire cela,
Tout climat, tout terroir eſt très-fertile en cornes,
O! l'heureux plan que celui-là;

(*) *Sur-tout la Normandie.*

En voici qui viennent de Flandres;
Plus l'air en eſt groſſier, mieux y pouſſe le bois,
Car dans un plus ſubtil il manque quelquefois;
On a pour les planter cent meſures à prendre.
Celles-ci vinrent autrement;
Le ſol ſe trouva bon, belle auſſi la ramure,
Il faut vous expliquer comment.

Il étoit à Bruxelles un certain gros Flamand,
Braſſeur de ſon métier, lourdaut de ſa nature,
Yvrogne quelque peu de ſa complexion,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine aſſez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre nation;
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure?
C'eſt ce que fit un Officier Anglois,
Blond, bien doré, & qui par cent endroits
S'inſinua dans le cœur de la belle;
En moins de rien nos Amans ſont d'accord,
Tems de Cyrus ne plaît aux gens du Nord;
Des moyens de ſe voir pour un, il en eſt mille;
En ce pays ſur-tout la choſe eſt fort facile;
Mais par plus grand bonheur arriva que l'époux,

Et quelques-uns de ſes confreres,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier; nos Braſſeurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, auſſi-tôt rendez-vous,
Au cavalier blondin; pour quand? pour le ſoir même,
Où l'on s'en doute aſſez, au logis de l'abſent:
Le tems venu comparoît le galant
Plein d'une impatience extrême;
Au reſte magnifique, & beau comme un ſoleil,
D'abord il voit un joyeux appareil,
Buffet garni des mieux, roſt tournant, nappe miſe,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand ç'eût été pour un homme d'Egliſe;
De tout ceci l'Amant fut enchanté;
Mais au milieu de tant de propreté,
Brilloit, par deſſus tout, notre charmante hôteſſe,
En habit de combat, ornemens négligés,
Avec entente, avec délicateſſe,
En plaiſirs charmans préjugés;
Sous ſa robe de chambre, ouverte & ſans ceinture,

Un corſet colé ſur la peau,
Et du ſein par en bas, contenant la figure,
Sans fanfreluche, ſans dorure,
Ne laiſſoit pas que de paroître beau:
Du haut de ce corſet, d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tetons encor beaucoup plus blancs,
Fermes ſur-tout, quoique Flamands;
A peine en tout Bruxelles en étoit-il de même;
Bref, & la perſonne & l'habit,
Formoient un tout de friand appétit.
Or dans cette heureuſe entrepriſe
Qu'avoient à faire nos Amans?
Complimens à perte de vue;
Se feroient-ils jettés ſur les beaux ſentimens?
Non, point du tout; mais par des embraſſades,
Par des baiſers, & longs & ſavoureux,
Ils expliquerent mieux leurs feux;
Que par tous ces diſcours, hors de propos & fades.
Et l'Amant par hazard ſe trouvant à ſouhait
Vis-à-vis du lit de la belle,
L'y renverſa, tomba près d'elle,
Et là.... goûta le vin, non celui du buffet,

Vous entendez je crois la Métaphore,
Ce coup lui parut bon, quoique bû fort ſoudain,
Quoique ſablé; de-là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore;
Et le ſoupé ſervi, le reſte alla ſon train;
L'Amant bût peu, la maxime en eſt ſage.
L'excès du vin dans l'homme eſt contraire à l'ouvrage;
Mais dans la femme il n'en eſt pas ainſi,
La Braſſeuſe bût davantage,
Et fit en femme ſage auſſi.
Quelque bonne que fût la chere,
Ce n'étoit point la principale affaire;
Bacchus n'étoit que ſecond en ce lieu,
Il fit donc place à l'autre Dieu.
L'Amour impatient de rentrer ſur la ſcene
Leur inſpire un autre appétit,
Défait la couverture & les met dans le lit.
O! gens heureux, s'il en eſt dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie;
Enchaînés par des nœuds, que l'Amour ſeul a faits,
Une ſécurité profonde

En redouble encor les attraits,
Vous jouiſſez des biens les plus parfaits,
Mais en eſt-il dans ce bas monde
Dont on puiſſe long-tems jouir;
Et ne voilà-t-il pas, ô mortels miſérables!
Un contre-tems de tous les diables
Qui les va faire évanouir?
Mille coups de heurtoir, frappés avec furie,
Se font à peine entendre à nos Amans,
Trop occupés dans leurs embraſſemens;
On y joint une voix, qui jure, appelle, crie;
O Ciel! c'eſt mon mari, cachez-vous, je vous prie:
Votre mari, c'eſt lui, c'eſt ſa voix, je l'entends,
Vous autres gens, de Paris ou de Rome,
Prendrez d'abord ceci pour un tour d'habile homme,
Mais ceux de ſon pays ne ſont pas ſi ruſés,
Quoique déja chez vous ces vieux tours ſoient uſés,
Ils ne ſont pas encor parvenus juſqu'en Flandres,
Voici le fait, & vous l'allez entendre.

Vous jugez bien que nos Braſſeurs
N'allerent pas à jeun entreprendre un voyage :
Déjeûnons, dit l'un, prenons du courage,
Nos chevaux en ſeront meilleurs ;
Déjeûnons & dînons, dit un autre plus ſage,
C'eſt un repas & du tems qu'on ménage.
L'avis fut trouvé bon, tout auſſi-tôt grand vin,
Force ſantés ; à toi compere,
On bût enſuite à la commere,
Et puis compere bûvons plein,
Cela racourcit le chemin ;
L'on s'échauffe, l'on réitere,
Et voilà nos gens en beau train ;
On fit tant qu'à force de boire
On ménagea le tems juſques à la nuit noire :
On remit donc l'affaire au lendemain ;
Or adieu, Maître Jean ; bon ſoir, Maître Grégoire :
Et voilà l'homme au logis revenu,
Sans autre intention que d'épargner ſon gite
Et de ſe coucher au plus vîte ;
L'Anglois ſurpris, ſe va coucher tout nud
Au premier coin : l'époux s'empara de ſa place ;
En un moment déshabillé,

S'endort & ronfle, hélas ! ſans prévoir la diſgrace
Par quelle il ſera bientôt réveillé :
Sa femme, encor toute tremblante & blême,
De ce retour hors de ſaiſon,
Rappelle enfin ſes ſens & ſa raiſon ;
Et s'aviſe d'un ſtratagême
Pour l'éloigner de ſa maiſon ;
Soit que cela lui parût néceſſaire
Pour faire évader ſon Amant,
Soit que pendant l'éloignement
Elle ſentit encor quelque profit à faire ;
Femme dans l'amoureux myſtere
D'invention ne manque nullement :
Celle-ci donc ſe déſeſpere,
Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,
Implorant à grands cris le ſecours du dormant.
Je n'en puis plus, à l'aide, je ſuis morte,
Se mit-elle à crier tout haut ;
Le moyen d'y tenir, il s'éveille en ſurſaut ;
A qui diable en as-tu de crier de la ſorte ?
Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte ;
Courant pieds nuds ma colique m'a pris ;
Là-deſſus redoublant ſes cris,

Il l'a croit tout de bon, rangaine ſa colere
Et lui va chercher auſſi-tôt
De certaine eau, ſecret de ſon Apoticaire;
N'en cherchez plus, j'ai tout uſé tantôt;
Mon cher mari, ſi vous vouliez plutôt
Donner un coup de pied juſque chez le compere;
J'abuſe de votre bonté,
Auſſi vous devrai-je la vie;
Depuis votre départ, dont je me ſuis ſaiſie,
Ce mal m'a beaucoup tourmenté;
A force d'eau pourtant, j'étois preſque guérie,
Mais ce dernier malheur l'a ſi fort augmenté
Que j'en ſuis à l'extrémité.
Notre bon homme à la tendreſſe,
Déjà diſpoſé par le vin,
Touché de ce diſcours, ſe releve ſoudain,
Etourdi de ſommeil, de plaintes & d'yvreſſe,
Le voilà donc à tâtons ſur le lit;
Cherchant comme il put ſon habit,
Diſperſé d'étrange maniere;
Piece de-çà, piece de-là;
D'aller chercher de la lumiere,
Le mal preſſe; à la fin il s'habille & s'en va.

Dieu le conduiſe & bien tard le ramene,
Voilà déja ſa femme ſaine;
De ſon retour on n'a pas grand beſoin:
Eſt-il parti, l'Anglois ſort de ſon coin,
Cherche à ſon tour ſon habit ſans chandelle,
Prend ce qu'il trouve; il étoit dans un cas,
Où de ſi près on n'y regarde pas;
Cependant maints regrets ſont pouſſés par la Belle:
Bref, il partit ſans ſe faire prier;
Mais non ſans prendre encor le vin de l'étrier.
Retournons chez l'Apoticaire,
Voyons ce qu'y fait notre époux,
Hélas! ce qu'il faiſoit n'a guere:
Il appelle, il heurte à grands coups;
De grace, ouvrez-moi, mon compere,
Ou ma femme eſt morte ſans vous.
Pour or ou pour argent de l'eau pour la colique;
Le compere deſcend d'en-haut,
Plaint & conſole, en ouvrant ſa boutique,
Notre homme veuf ou peu s'en faut;
Lui livre promptement ſa liqueur ſouveraine:
Lui la recevant d'une main,
Met l'autre à la poche ſoudain
Qu'à trouver il eut quelque peine;

Mais qu'eſt ceci, dit notre homme troublé,
Je penſe qu'en buvant mon argent s'eſt doublé;
Puis approchant de la lumiere,
Pour quelques patagons qu'il y croyoit au plus,
Trompé d'agréable maniere,
Il tire, s'il vous plaît, force beaux jacobus,
Monnoie autrement façonnée;
Schellins (*) en quantité, mainte & mainte guinée,
Abondance de carolus;
Voici qui changea bien la theſe :
Il fouille de l'autre côté,
Tire belle montre à l'Angloiſe,
Pluſieurs joyaux d'excellente beauté;
Mignons étuis, gentille tabatiere,
Le tout de riche & brillante matiere;
Tant que tout autre ſpectateur
N'eut point jugé ceci les meubles d'un Braſſeur,
Encor moins notre Apoticaire,
Fin goguenard, homme nullement ſot,
Qui ſouriant, ſans ſonner mot,
Fut attentif à l'inventaire;
Il perça d'abord le myſtere,

(*) *Monnoie Angloiſe.*

Et ſans beaucoup de charité,
Lui dit, en baiſſant la chandelle,
Compere, la culotte eſt belle,
Que t'auroit-elle bien coûté?
Le bon homme y jette la vue,
Et découvre à la fin la ſource du tréſor,
Graigues de velours brodé d'or,
O Ciel! ai-je la berlue,
Ne dormirois-je point encor?
L'étonnement lui ravit la parole;
Mais le malin pharmacopole,
L'interrogeant tout doucement,
Lui fait plus au long rendre compte,
Quand le mal à pris, & comment?
L'autre à tout répond bonnement,
Inſenſible encor à ſa honte,
Fait un détail exact de la nuit & du jour,
Et du départ & du retour;
Et des coups de heurtoir, & du trop long ſéjour
Qu'il avoit fait ſur le pas de la porte.
Lors notre Docteur éclairci,
Lui dit, d'un ton railleur, ta femme n'eſt point morte,
Compere je le vois d'ici;

Cette culotte eſt un ſymptôme
Qui m'aſſure de ſa ſanté,
Et d'ordinaire elle renferme un baume;
Dont mon eau n'a pas la qualité.
Je ne penſe pas qu'elle en chaume;
Au reſte te voilà fort bien,
Par la ceinture & par la tête;
Tout a ſon ornement, il n'y manque plus rien.
Tant & tant il en dit à cette pauvre bête,
Et ſi fort il pinça le ſtupide animal,
Qu'à la fin il ſentit ſon mal;
Lors entrant en fureur, menaçant la chrétienne:
L'autre reprit, ne fais point le fâché,
Le troc eſt bon, pourvu que l'on s'y tienne,
Encor es-tu coëffé par-deſſus le marché;
La pillule eſt fort bien dorée,
Il faut l'avaler doucement;
Ignore tout, point d'éclairciſſement,
Quand l'aventure eſt enterrée,
Elle n'eſt un mal qu'à demi;
Crois-moi, compere, mon ami,
Le bruit que fait un mari difficile,
Répand ſa honte par la ville;
Il n'eſt plaint de perſonne, au contraire on en rit,

Et de plus, je connois des cocus plus de mille,
Qui le ſont à moins de profit.
Le conſeil étoit bon, notre homme le comprit,
L'argent & les joyaux rafraîchirent ſa bile;
Et la Culotte, (*) enfin, fut la lance d'Achille,
Qui fit le mal & le guérit.

(*) *La perte d'une Culotte de ce genre, en Normandie, auroit donné lieu à un procès.*

LE ROSSIGNOL.

POur garder certaine toiſon,
On a beau faire ſentinelle;
C'eſt tems perdu, lorſqu'une belle
Y ſent grande démangeaiſon.
Un adroit & charmant Jaſon,
Avec l'aide de la Donzelle
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement & taureau & dragon.
La contrainte eſt l'écueil de la pudeur des filles;
Les ſurveillans, les verroux & les grilles

Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui, point d'Agnès à cet âge:
Fillette nuit & jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de ſon pucelage.
Larmes de crocodile, yeux laſcifs, doux langage,
Soupirs, ſouris flatteurs, tout eſt mis en uſage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage.
Lecteurs regardez ſeulement
La finette Cataut jouer ſon perſonnage,
Et comment elle met le Roſſignol en cage:
Après je m'en rapporte à votre jugement.
Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais ſu le nom,
Fut une fille fort jolie,
Son pere étoit Meſſire Varambon.
Bocace ne dit pas comme on nommoit la mere;
Auſſi cela n'eſt pas trop utile à ſavoir:
La fille s'appelloit Catherine; & pour plaire
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir:
Age de quatorze ans, teint de lis & de roſes,
Beaux yeux, belle gorge, & beaux bras,
Grands préjugés pour les ſecrets appas.

Le lecteur penſe bien qu'avec toutes ces choſes
Fillette manque rarement
D'un amant.
Auſſi n'en manqua la pucelle :
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours
Par ſes regards, par ſes diſcours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il reſſentoit pour elle.
L'un de l'autre déjà faiſoit tous les plaiſirs :
Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes deſirs ;
Deſirs de quoi ? Beſoin n'ai de le dire ;
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;
Quand un cœur amoureux à cet âge ſoupire ;
On ſait aſſez ce qu'il peut deſirer.
Un point de nos amans retardoit le bonheur :
La mere aimoit ſa fille avecque tant d'ardeur,
Qu'elle n'auroit ſu vivre un ſeul moment ſans elle ;
Le jour l'avoit toujours pendue à ſon côté ;
Et la nuit la faiſoit coucher dans ſa ruelle.
Un peu moins de tendreſſe, & plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Eſt bon pour les petits enfans :
Mais fillette de quatorze ans

Bientôt s'en laſſe & s'en ennuie.
Catherine en jour de ſa vie
N'avoit pu profiter d'un ſeul petit moment,
Pour entretenir ſon amant :
C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Quelquefois par hazard il lui ſerroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin ;
Quelquefois un baiſer pris à la dérobée :
Et puis c'eſt tout ; mais qu'eſt-ce que cela ?
C'eſt proprement manger ſon pain à la fumée.
Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.
Or voici comme il en alla.

Un jour par un bonheur extrême,
Ils ſe trouverent ſeuls, ſans mere & ſans jaloux ;
Que me ſert, dit Richard, hélas ! que je vous aime ?
Que me ſert d'être aimé de vous ?
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;
Je vous vois, ſans vous voir ; je ne puis vous parler ;
Si je me plains, ſi je ſoupire,
Il me faut tout diſſimuler.
Ne ſauroit-on enfin vous voir ſans votre mere ?
Ne ſauriez-vous trouver quelque moyen ?

Hélas! vous le pouvez, ſi vous le voulez bien:
Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins ſincere;
Dit Catherine à ſon amant,
Je vous parlerois autrement:
Mais le tems nous eſt cher; voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc, lui dit Richard,
Si vous avez deſſein de me ſauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part.
Par exemple, à la galerie,
On y pourroit vous aller voir
Sur le ſoir,
Alors que chacun ſe retire,
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi:
Et j'ai cent choſes à vous dire
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la belle ſourire:
Elle ſe douta bien de ce qu'on lui diroit;
Elle promit pourtant au ſire
De faire ce qu'elle pourroit.
La choſe n'étoit pas facile;
Mais l'amour donne de l'eſprit;
Et fait faire une Agnès habile:
Voici comme elle s'y prit.

Elle ne dormoit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter & mena tant de bruit
Que ni ſon pere ni ſa mere
Ne purent fermer la paupiere
Un ſeul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille.
Fille qui penſe à ſon amant abſent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin Cataut ſe plaignit à ſa mere
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faiſoit:
On ne peut point dormir, Maman, s'il vous plaiſoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie;
Il y fait bien plus frais; & puis dès le matin,
Du roſſignol, qui vient chanter ſous ce feuillage,
J'entendrois le ramage.
La bonne mere y conſentit,
Va trouver ſon homme, & lui dit:
Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais & d'entendre
Le roſſignol. Ah! qu'eſt ceci?
Dit le bon homme, & quelle fantaiſie,
Allez, vous folle, & votre fille auſſi,
Avec ſon roſſignol, qu'elle ſe tienne ici,

Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit paſſée ;
Et puis elle n'eſt pas, je croi,
Plus délicate que moi ;
J'y couche bien. Cataut ſe tint fort offenſée
De ce refus ; & la ſeconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit,
Qu'elle n'avoit fait la premiere,
Pleura, gémit, ſe dépita,
Et dans ſon lit ſe tourmenta,
D'une ſi terrible maniere,
Que la mere s'en affligea,
Et dit à ſon mari, vous êtes bien mauſſade,
Et n'aimez gueres votre enfant,
Vous vous jouez aſſurément
A la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne ſais comment :
Répondez-moi, quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie,
Elle eſt tout auſſi près de nous.
A la bonne heure, dit l'époux,
Je ne ſaurois tenir contre femme qui crie ;
Vous me feriez devenir fou ;
Paſſez-en votre fantaiſie ;
Et qu'elle entende tout ſon ſaoul

Le roſſignol & la fauvette.
Sans délai la choſe fut faite,
Catherine à ſon pere obéit promptement,
Se fait dreſſer un lit, fait ſigne à ſon amant
Pour le ſoir. Qui voudra ſavoir préſentement
Combien dura pour eux toute cette journée,
Chaque moment une heure, & chaque heure une année,
C'eſt tout le moins : mais la nuit vint;
Et Richard fit ſi bien, à l'aide d'une échelle,
Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y paſſa,
Combien de fois on s'embraſſa,
En combien de façons l'amant & la maîtreſſe
Se témoignerent leur tendreſſe,
Ce ſeroit tems perdu; les plus doctes diſcours
Ne ſauroient jamais faire entendre
Le plaiſir des tendres amours;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le roſſignol chanta toute la nuit,
Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,

Catherine

Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante au bois ſon amoureux ſouci,
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci:
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante
Trop foibles de moitié pour leurs ardens deſirs,
Et laſſés par leurs doux plaiſirs,
S'endormirent tous deux ſur le point que l'aurore
Commençoit à s'appercevoir.
Le pere en ſe levant, fut curieux de voir
Si ſa fille dormoit encore.
Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du roſſignol, le changement de lit.
Il entre dans la galerie,
Et s'étant approché ſans bruit,
Il trouva ſa fille endormie.

A cauſe du grand chaud nos deux amans dormans
Etoient ſans drap ni couverture,
En état de pure nature:
Juſtement comme on peint nos deux premiers parens,
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans ſa main
Ce qui ſervit au premier homme

A conſerver le genre humain.
Ce que vous ne ſauriez prononcer ſans ſcrupule,
Belles, qui vous piquez de ſentimens ſi fiers;
Et dont vous vous ſervez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon homme à ſes yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin renfermant le chagrin dans ſon ame,
Il rentre dans ſa chambre & reveille ſa femme;
Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi:
Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit ſi grand deſir d'entendre
Le roſſignol; vraiment ce n'étoit pas en vain:
Elle avoit deſſein de le prendre,
Et l'a ſi bien guetté qu'elle l'a dans ſa main.
La mere ſe leva, pleurant preſque de joie,
Un roſſignol! Vraiment il faut que je le voie.
Eſt-il grand? Chante-t-il? Fera-t-il des petits?
Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris?
Vous l'allez voir, reprit le pere;
Mais ſur-tout ſongez à vous taire:
Si l'oiſeau vous entend, c'eſt autant de perdu,
Vous gâterez tout le myſtere.
Qui fut ſurpris? ce fut la mere,

Auſſitôt qu'elle eut apperçu
Le roſſignol que tenoit Catherine.
Elle voulut crier, & l'appeller mâtine,
Chienne, effrontée; enfin tout ce qu'il vous plaira,
Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.
Ce n'eſt pas de vos cris que nous avons à faire:
Le mal eſt fait, dit-il, & quand on peſtera,
Ni plus ni moins il en ſera:
Mais ſavez-vous ce qu'il faut faire?
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on m'aille querir le notaire,
Et le prêtre & le commiſſaire,
Avec leur bon ſecours tout s'accommodera.

Pendant tous ces diſcours notre amant s'éveilla,
Et voyant le ſoleil: Hélas! dit-il, ma chere,
Le jour nous a ſurpris, je ne ſais comment faire
Pour m'en aller. Tout ira bien,
Lui répondit alors le pere;
Or çà, ſire Richard, il ne ſert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colere;
Vous m'avez fait outrage; il n'eſt qu'un ſeul moyen
Pour m'appaiſer & pour me ſatisfaire:

C'eſt qu'il vous faut ici, ſans délai ni refus,
Sinon dites votre *in manus*,
Epouſer Catherine, elle eſt bien Demoiſelle.
Si Dieu ne l'a pas faite auſſi riche que vous,
Pour le moins elle eſt jeune, & vous la trouvez belle.
S'expoſer à ſouffrir une mort très-cruelle,
Et cela ſeulement pour avoir refuſé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
Ce ſeroit à mon ſens être mal aviſé.
Auſſi dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, & ne balança pas
Entre la fille & le trépas.
Sa maîtreſſe avoit des appas;
Il venoit de goûter la nuit entre ſes bras
Le plus doux plaiſir de la vie,
Il n'avoit pas apparemment envie
D'en partir ſi bruſquement;
Or pendant que notre amant
Songe à ſe faire époux pour ſe tirer d'affaire,
Cataut ſe réveillant à la voix de ſon pere,
Lâcha le roſſignol deſſus ſa bonne foi;
Et tirant doucement le bout du drap ſur ſoi,
Cacha les trois quarts de ſes charmes.

Le notaire arrivé mit fin à leurs alarmes,
On écrivit, & l'on ſigna.
Ainſi ſe fit le mariage,
Et puis juſqu'à midi chacun les laiſſa là.
Le pere en les quittant, leur dit, prenez courage,
Enfans le roſſignol eſt maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

LE REVENANT.

A M. le Comte DE PONTCHARTRAIN.

CHEMIN faiſant, Seigneur, je vous écris
De mauvais vers, mais tels que les peut faire
Un voyageur, qui pour pénible affaire,
S'en va piquant Mazettes de vil prix.
Pas n'eſt pourtant tout-à-fait impoſſible,
Chemin faiſant, de plaire quelquefois ;
Témoin certain Voyageur qui courtois,
Chemin faiſant, rendit pour lui ſenſible
Une beauté plus rebelle cent fois
Que ne fût onc la Déeſſe des bois.

Mais puiſque j'ai commencé cettui Conte,
D'avis ſerois de vous le mettre à fin.
Chemin faiſant volontiers on raconte,
L'on trompe ainſi le tems & le chemin.
Cil dont je parle, étoit natif de Guyenne,
Bien Gentilhomme, en eſt-il d'autres là?
Quelque long cours que la Garonne tienne
Elle ne voit en tous lieux que cela,
Que gens iſſus de Nobleſſe ancienne.
Celui-ci donc, Marquis de Peyremant
Etoit de plus, jeune, bienfait, beau Sire,
Accord, hardi, beau parleur, c'eſt-à-dire,
Parlant beaucoup, il n'importe comment;
Car près du Sexe, il ne faut nullement
Dans ſes diſcours avoir tant de juſteſſe.
Flattez, louez même impertinemment,
Sachez parler le jargon de tendreſſe
Et rafiner toujours bizarement
Sur les devoirs, ſur les ſoins d'un Amant,
Et ſur les Loix de la délicateſſe.
Ayez ſur-tout beaucoup de hardieſſe;
C'en eſt aſſez, vous aurez ſûrement
De bel Eſprit Lettres parmi les Belles;
Vous brillerez dans toutes les ruelles
Et gagnerez le ſurnom de charmant.

Notre Marquis avoit en abondance
Tous ces talens, & s'en ſervoit à point;
A donc un jour qu'en petite chevance
Il s'en alloit: Où? je ne le ſçai point,
Lui-même auſſi n'en ſavoit rien peut-être:
Avanturiers vont ſouvent au hazard,
Et des Nochers le vent eſt moins le maître.
Mieux que chez eux, comme ils ſont toute part,
Il ne leur chaut où le hazard les meine.
Des autres gens le Domaine eſt borné
A quelque coin acquis avecque peine,
Ou qu'en naiſſant le Ciel leur a donné;
Mais d'un Gaſcon le Monde eſt le Domaine.
Au hazard donc celui-ci cheminoit
Sur ſa Jument décharnée, & qu'ornoit
Maint beau Ruban, une Houſſe clinquante;
Le Chevalier à la plume flotante,
Ainſi monté s'alloit applaudiſſant,
Quand tout-à-coup dans un endroit gliſſant
S'abat ſous lui ſa maigre Roſſinante.
Heureuſement il ne ſe bleſſa pas;
Il ſe releve, il ſe ſecoue & tente
De relever ſa Bête haletante,
Mais il perdit, & ſes ſoins & ſes pas.
Elle touchoit à ſon heure derniere,

Et vers ſon maître, auteur de ſon trépas,
Tournant ſa foible & mourante paupiere,
Lui reprocha l'épargne meurtriere
Dont il l'avoit traitée en ſes repas.
Puis rendit l'ame & finit ſa carriere.
On peut juger combien ſur ſa Jument
Se lamenta le triſte Peyremant,
Mais trop long-temps n'en pleura l'Aventure
Qu'il rencontra bien meilleure monture.
Pour le tirer de ſa perplexité
Paſſe un Carroſſe, & dedans une Dame
A corps charmant, & qui de tendre flâme
N'avoit jamais eu le cœur agité,
Un vieux Epoux étoit à ſon côté,
Sur le devant une jeune Couſine,
Le tout allant jouir pendant l'Eté
D'une maiſon de cet endroit voiſine.
Le bon vieillard voyant l'Avanturier
Qui retiroit ſa Jument du bourbier,
Et le croyant, ſur l'air, ſur l'apparence
Homme de rang & d'illuſtre naiſſance,
Deſcend en hâte & lui va préſenter
Place au Carroſſe & toute autre aſſiſtance
Dans ſa maiſon, s'il veut bien l'accepter.
D'un air poli le Gaſcon le refuſe;

Plus fortement on le preſſe, il s'excuſe :
Mais à la fin il ſe laiſſe tenter.
Dans le Carroſſe il prend donc un eplace,
Là d'étaler ſon ſavoir avec grace ;
De ſérieux il régala l'Epoux,
De riens galans, de tendres bagatelles,
Il entretient tour-à-tour les deux Belles.
Egalement il les amuſe tous.
Puis comme il faut, il parle de lui-même,
Il eſt, dit-il, homme de qualité ;
Tel Duc, tel Prince eſt de ſa parenté ;
Chéri des grands, le Roi l'eſtime & l'aime.
Il leur décrit, Terres, bien Paternel,
D'un Régiment il ſe fait Colonel.
Ce Régiment eſt commandé pour Flandre :
Il va le joindre, & dans un tel endroit
Son Equipage eſt devant à l'attendre,
Tandis que lui, par un chemin moins droit,
Ceci fût dit avec air de myſtere,
Seul en ſecret s'en étoit allé faire
Certains adieux. Ainſi toujours contant
Mainte autre Fable encor plus ridicule,
Et d'autre part notre troupe crédule
Avec plaiſir, avec foi l'écoutant,
Sans y ſonger ils arrivent au gîte.

Sans y ſonger, la jeune Dame auſſi
Sentit les traits de l'amoureux ſouci.
Quoi, direz-vous, s'enflâme-t'on ſi vite,
Lorſque ſur-tout on n'a jamais aimé?
En doutez-vous? un cœur plein d'innocence
Plus promptement qu'un autre eſt enflâmé.
Il ne connoît l'Amour ni ſa puiſſance,
Et s'y ſoumet ſans en être alarmé.
Au lieu qu'un cœur qu'Amour tient dans ſes chaînes,
Qui d'autrefois en éprouva les peines,
Contre ſes traits ſe tient toujours armé.
Il ſe défie, il fuit devant des charmes,
Toujours trompeurs & toujours inconſtans;
Et malgré lui, s'il faut rendre les armes,
Il leur réſiſte au moins pendant un tems.
Zélide enfin, c'eſt le nom de la Belle,
Perdit dès-lors le titre de rebelle;
Elle ſe vit changée en un moment;
En bien pourtant ſe fit le changement;
Car de l'amour c'eſt l'effet ordinaire,
Effet réel & non imaginaire;
Il embellit, il donne des appas:
De cette ardeur la plus petite doſe
Vous donne un air, un tour, mainte autre choſe
Qu'auparavant on ne vous trouvoit pas.

Zélide donc, bien & dûement épriſe,
En arrivant court vite à ſon Miroir,
Frotte ſes dents, met la mouche & ſe friſe,
Se gracieuſe, & puis s'en va revoir
Ce beau Marquis qui régne dans ſon ame.
Pas ne tarda, que regard languiſſant,
Air inquiet, enfant d'un feu naiſſant,
Ingénuement n'expliquaſſent ſa flâme.
Pas ne tarda non plus le Cavalier,
Qui point n'étoit novice en ce métier,
De bien l'entendre & d'y bien mieux répondre.
Les voilà donc à s'entreminauder;
Le petit mot ils oſent hazarder;
Soupirs d'aller, regards de ſe confondre,
Si bien qu'avant qu'il fut le lendemain,
Jà ſe marchoient ſur les pieds l'un de l'autre;
Jà ſe ſerroient furtivement la main:
Mais tout cela, ſuivant l'uſage nôtre,
N'étoit aſſez, un point manque à leurs vœux,
Point important, ſans quoi ne ſçauroient être
Tendres Amans parfaitement heureux.
Or ce point-là, que devinez peut-être,
Mal aiſément pouvoient-ils l'attraper.
Le vieux Epoux étoit d'humeur jalouſe,
Il ne quittoit d'un ſeul pas ſon Epouſe;

Comment pouvoir un tel Argus tromper?
Pas toutefois n'en ſoyez trop en peine,
Amour s'en mêle, & rendra ſûrement,
De ce jaloux la vigilance vaine:
Auſſi fit-il, & voici le comment.
Le vieux Epoux, homme ſimple & crédule,
Croyoit à tous preſtiges étonnans;
Songes, Sorciers, & ſur-tout Revenans
Trouvoient en lui croyance ridicule.
Pendant la nuit, entend-il quelques cris,
Ce ſont Lutins qu'il s'imagine entendre,
Ou Loups garoux, ou malheureux Eſprits,
Et le voilà de frayeur tout épris.
Par Peyremant ce foible fut compris;
Et ſur ce foible il ne manqua de prendre
Tous les partis qui pouvoient être pris.
En deviſant, le drôle avoit appris
Que dès long-tems le frere du bon homme
S'étoit allé réfugier à Rome,
Pour un Duel follement entrepris:
Tout auſſi-tôt à part lui-même il trâme,
Pour écarter le jaloux de la Dame,
D'aller de nuit faire le Revenant,
Dire qu'il eſt le frere qui peinant
Parmi les feux du brûlant Purgatoire;

Pour en ſortir demande inceſſamment
Des Oraiſons le ſecours méritoire.
Cela conçu, ſans perdre un ſeul moment,
Il découvrit ce projet à Zélide,
Qui dès l'abord, ou pudique ou timide,
Le rejetta même aſſez rudement.
Mais le Marquis, tant parla vivement,
Qu'à ſes deſirs il fallut ſe ſoumettre.
Elle céda; ce ne fût cependant
Qu'en lui faiſant avec Serment promettre
Qu'il ſeroit ſage, & fors diſcours ardens
Qu'à ſes tranſports rien ne pourroit permettre.
Que jugez-vous de ſa précaution?
D'un tel Serment ſeriez-vous caution?
Et penſez-vous que la Belle elle-même,
Seule & de nuit auprès de ce qu'elle aime,
De ce Serment eût deſiré l'effet?
Ce que je ſçai, c'eſt que la nuit venue,
Mieux ſe coëffa que jamais n'avoit fait:
Contre ſon Us point ne mit de Corſet,
Si qu'elle étoit en ſon lit comme nue.
Certains endroits elle lave avec ſoin,
A quel deſſein? le dire, il n'eſt beſoin.
Quoiqu'il en ſoit, à peine le bon homme,
Au Lit couché, goûtoit le premier Somme,

Que le Galant dans la Chambre introduit
Renverſe tout, guéridons, chaiſes, tables,
Pouſſe ſoupir & ſanglots lamentables,
Puis va tirer les rideaux à grand bruit,
Et d'une voix lugubre & gémiſſante
Tient ce diſcours, que rempli d'épouvante
L'autre écoutoit preſque ſans ſentiment:
O toi, dit-il, qui dors tranquillement,
Réveille-toi! Daigne écouter d'un frere,
Dont l'amitié te fût jadis ſi chere,
Les derniers vœux ſans nul retardement.
Jà deux jours a, qu'une main meurtriere
Ayant fini ma mortelle Carriere,
Pour mes péchés, pendant quatre mille ans,
Je dois ſouffrir dans les braſiers brûlans
Du Purgatoire, à moins que ta Priere
De mes tourmens n'interrompe le cours:
C'eſt ta Priere auſſi que je reclame.
Malgré la nuit leve-toi donc & cours
Droit à l'Egliſe, & là pour ma pauvre ame,
Qu'ores en vain agitent les remords,
Dévotement dit l'Office des morts:
Pendant neuf jours, pour moi fais même choſe;
Car en ce tems où tout mortel repoſe,
Avec fureur ſont redoublés mes maux.

Puis

Puis il vous tire, en achevant ces mots,
Des cris affreux du fonds de ſa poitrine,
Et vers la porte en hâte il s'achemine.
Or le Mari de frayeur tout tranſi,
Pendant un tems douta s'il devoit faire
Ce que de lui demandoit ce faux-frere;
Non que ſoupçon il eût de tout ceci,
Ains pour la peur qui rempliſſoit ſon ame.
Mais ayant pris les avis de ſa femme,
Qui bien à point cent Hiſtoires lui fit
De gens trouvés étranglés dans leur lit,
Pour n'avoir pas exaucé la demande
D'eſprits ſouffrans, une frayeur plus grande
Le fit réſoudre à partir ſans tarder.
Il n'eût pas fait deux pas hors de la porte,
Que le Marquis, qu'Amour ſur l'aile porte,
Marche à Zélide autre octroi demander:
D'aiſe ravi près-d'elle il va ſe mettre;
Mais pour brider ſon feu trop véhément,
Elle lui fit tout de nouveau promettre
Qu'il ſera ſage. Il en fait maint ſerment,
Serment fauſſé dans le même moment;
Car dans l'inſtant qu'il proteſte & qu'il jure
Qu'à ſa pudeur point ne fera d'injure,
Tantôt il prend ſur ſa bouche un baiſer,

Tantôt il prend ſa gorge toute nue,
Mainte autre fois au lit il s'inſinue,
Et par diſcours ſçait ſi bien l'amuſer
Qu'il vous parcourt juſqu'au nœud de l'affaire,
Sans qu'à ſa main Zélide ſonge à faire
Obſtacle aucun, ſi ce n'eſt foiblement:
Puis dans le lit lui-même adroitement,
Toujours parlant, toujours contant ſe gliſſe:
Adieu vous dis ores Pudeur, Serment,
Bien êtes-vous proche du Précipice.
Toujours alloit ſon chemin, notre amant
Et corps à corps ſerroit étroitement
Cette Beauté, qui n'y penſoit malice.
Pour que d'amour tout l'œuvre s'accompliſſe
Que manque-t-il? Un pas, tant ſeulement.
Ce pas fut fait, grace à Dame Cypriſſe,
Si que tandis qu'avec ſoins très-fervens
Ce triſte Epoux des morts chantoit l'Office,
Cettui chanta l'Office des vivans.
Rien n'en omit. Avec zele il entonne,
Matines, Prime, & Tierce, & Sexte, & Nonne,
Vêpres, Complies; enfin tout fut chanté;
Non tout de ſuite, ains pauſes furent faites,
Comme il convient; & dans les entrefaites,
Tendre propos entr'eux fut debité

Et de leur tour rirent en liberté.
Et beſoin eſt, Seigneur, que je vous diſe
Pour prévenir vos Notes ſur ceci,
Que d'une lieue, ou peu s'en faut, l'Egliſe
Diſtante étoit du Logis, & qu'ainſi
Tems auroient eu pour mainte autre entrepriſe.
Enfin l'Epoux revint avec le jour:
De point en point il raconte à ſa femme
Ce qu'avoit fait pour le repos de l'ame
Du Revenant, & la femme à ſon tour
Dit qu'elle avoit en fervente priere
Pour même fin paſſé la nuit entiere.
Pas ne mentoit, car efficacement
Elle le fit, & vous ſçavez comment.
Mais finiſſons. Avec la même peine
Le bon vieillard acheva ſa neuvaine:
Avec auſſi mêmes raviſſemens
Firent la leur nos bien-heureux Amans.
Toutes les nuits même office chanterent,
Et tant de fois entr'eux le répéterent,
Qu'ils le ſçavoient de bout en bout par cœur,
Mieux que ne ſçait le ſien un vieux Chanoine,
Ou mieux encor que ne le ſçait un Moine,
Qui dès l'enfance a fréquenté le Chœur.
Quoiqu'il en ſoit, la neuvaine finie,

Le beau Marquis prit de la Compagnie
Tendre congé, remportant avec ſoi,
Outre le cœur de ſa chere Zélide,
Riches joyaux, Bourſe nullement vuide
Qu'il en reçut pour gage de ſa foi.
Et ce point-ci n'eſt le pis de l'Hiſtoire,
Car un Gaſcon, Gaſcon pauvre ſur-tout,
D'être adoré, compte pour rien la gloire,
Si quelque argent ne ſe rencontre au bout.
Voilà, Seigneur, l'avanture contée,
Et ſi de vous elle eſt un peu goûtée,
Chemin faiſant j'aurai mieux rencontré
Que ne fit onc l'heureux Gaſcon, malgré
Tous les plaiſirs qui comblerent ſa flâme,
Et malgré l'or qu'il reçut de la Dame.

PROMETTRE EST UN, *ET* TENIR EST UN AUTRE.

JEAN amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, sermens, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fut octroyé,

Pour la fléchir, s'aviſa de lui dire,
En lui montrant de ſes mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand ſire.
De tels ſignaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont ſouvent plus de force,
Que ſoins, ſoupirs, & que tendre ſerment.
Perrette auſſi ſe prit à cette amorce.
Jà ſes regards ſont plus doux mille fois,
Plus de fierté; l'amour a pris ſa place:
Tout eſt changé, juſqu'au ſon de ſa voix.
On ſouffre Jean, voire même on l'agace,
On lui ſourit; on le pince par fois,
Et le galant voyant l'heure venue,
L'heure aux amans tant ſeulement connue,
Ne perd point tems, prend quelques menus droits,
Va plus avant, & ſi bien s'inſinue,
Qu'il acquitta le premier de ſes doigts:
Paſſe au ſecond, au tiers, au quatrieme;
Reprend haleine, & fournit le cinquieme.
Mais qui pourroit aller toujours de même!
Ce n'eſt moi jà, quoique d'âge à cela,
Ne Jean auſſi; car il en reſta là.
Perrette donc en ſon compte trompée;
Si toutefois c'eſt tromper que ceci,

Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainſi :
Perrette, dis-je, abuſée en ſon compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'eſt grand'honte
D'avoir promis, & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De ſon travail ſuffiſamment content,
Sans s'émouvoir répond en la quittant,
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.
Avec le tems j'acquitterai les dix,
En attendant, Perrette, adieu vous dis.

CONTES

CONTES
DE
M. DE SÉNECÉ.

LE KAÏMAK,

OU

LA CONFIANCE PERDUE.

DANS le coin d'un fauxbourg, à Burſe en
Bithynie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Muſulman,
Bon homme de qui la manie
Étoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en ſavoir par cœur toute la litanie,

Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni ſon génie :
Du reſte, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et ſi dévot, que dans ſon voiſinage,
Il ſervoit de modele à tous les vrais croyans.
Il avoit femme aux yeux noirs & brillans,
Belle, bien faite, égale, douce, ſage,
Pour couper court, femme aimable en tout ſens,
Et qu'il aimoit, on ne peut davantage.
Puis, comme on ſait, dévots & pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiſeurs d'enfans.
Auſſi, Mahmoud, (c'eſt notre perſonnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or une année, il avint qu'en un tems,
Tems de groſſeſſe, où femmes de bon ſens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts ſont extravagans,
La ſienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage,
Qu'on nomme en Turc du Kaïmak.
J'ai, diſoit-elle, un feu dans l'eſtomac,
Qui me dévore, & ſuis ſûre, je gage,

Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît à mon viſage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon eſpoir,
Fais-moi manger du Kaïmak ce ſoir.
Ce ſoir! s'écria-t-il, je voudrois le pouvoir :
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'eſt fort loin, il eſt tard : tu ſais bien tout cela ;
Juſqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage :
Je t'en irai chercher. Cependant d'ici-là,
Obſerve bien tes mains : car, dis-moi, quel dommage,
Si, te grattant par-tout où le hazard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit ſur le bout du nez du poupon qui viendra!
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, & pourtant ſoupira.
Dès la pointe du jour, Mahmoud lui tient parole;
Choiſit un plat bien écuré,
Et court, ou plutôt vole
Au laitage tant deſiré.
Mais, en allant, s'il fut Éole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorſqu'il vint à paſſer par une longue plaine,
Dont le ſoleil faiſoit un four.

Heureuſement, au bout il vit une fontaine
Rencoignée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant, s'y rendit avec peine.
Son baſſin regorgeoit d'une eau riante & ſaine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un Plane l'ombrageoit par ſon vaſte contour,
Et les zéphirs au frais, ſans agiter l'arene,
Lutoient ſi joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde & de leur douce haleine
Tout ſembloit dire en ce ſéjour :
Ou dormez, ou faites l'amour.
Faire l'amour! Mahmoud n'en avoit point d'envie,
Quand même il auroit eu de quoi,
Mais oui bien de dormir, & plus que de ſa vie:
Auſſi tout étendu dormit-il comme un Roi,
Poſé le cas qu'un Roi dorme mieux qu'un autre homme;
J'en penſe au rebours quant à moi.
Quoi qu'il en ſoit, tandis qu'il dépêche ſon ſomme,
Un gros ſerpent goulu, d'ailleurs fort bien inſtruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le Kaïmak, y remonte au plus vîte,
Et juſte dans le plat d'étain,

Qu'avoit mis le dormeur auprès de ſon oreille,
Laiſſe tomber un beau ſequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce ſon argentin,
Regarde, ſe les frotte, & ſi fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir, ni par qui, ni par où,
Dans un lieu ſi déſert lui venoit telle chance,
Quand l'animal paſſant la tête hors de ſon trou,
Se dreſſe, ſe rengorge en ſerpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, & lui dit : cher Mahmoud,
D'un petit air de connoiſſance,
Vraiment ton Kaïmak étoit de fort bon goût ;
Il y paroît, je crois, à ma reconnoiſſance ;
En effet, j'en ſuis ſi content,
Que ſi tu me promets de garder le ſilence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un ſequin tous les jours ſera ta récompenſe.
Notre homme qui de peur étoit quaſi perclus,
A de ſi doux propos, ſi richement conçus,
Se dégourdit, ſe leve, & fait la révérence ;
Promet du ſecret tant & plus
A l'illuſtre animal, qu'il traite d'Excellence :
(Beaux titres de tout tems ſuivirent la finance)
Et devenu léger, de nouveau recourut

Chercher du Kaïmak pour ſa chere femelle.
Savoir ſur ſon retard ce qu'il dit à la Belle,
Quelle fut ſon excuſe, & comme on le reçut,
Il n'en eſt point parlé : c'eſt pour moi lettre cloſe.
Mais de retour à ſon taudis,
Auſſi-tôt la premiere choſe
Fut, le corps contre terre, & l'ame au Paradis,
De rendre grace au Ciel de ſa bonne aventure.
Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure,
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller en ces lieux annoblis
Par ta naiſſance & par ta ſépulture.
Oh ! pour moi, quelle joie inénarrable & pure,
Si je puis ſur ce point contenter mes deſirs!
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes ſoupirs,
Dont aux ſeuls noms mon cœur treſſaillit d'allégreſſe,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon ſerpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient ſa promeſſe.
Et de fait, ce tems révolu,
Il étoit à partir déjà tout réſolu,
Lorſqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il ſonge qu'il va ſe priver

D'un ſequin chaque jour ; la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, ſavent mieux les trouver
Qu'homme du monde & bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour ſortir d'embarras.
Il s'en fut au ſerpent, comme un frere à la quête
Le col tors, l'œil baiſſé, marchant à petits pas ;
Lui fit d'un ton piteux une adroite requête
Sur ſon vœu qui le trouble, & demi-proſterné,
Finit en le priant avec très-humble inſtance,
De permettre qu'Oſmin, de ſes enfans l'aîné,
Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, diſcret, fidele, & plein d'intelligence,
Eut l'honneur, pendant ſon abſence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air renfrogné,
Pour tout ce beau projet marqua ſa répugnance;
Et loin d'y conſentir, au vieillard étonné,
Fit cette verte remontrance :
Pauvre homme, lui dit-il ! quel deſir effréné
Te prend ſi follement de courir à ton âge ?
Sur quoi, pour ton ſalut, plus vif qu'illuminé,
Fonde-tu le beſoin de ce pélérinage ?

Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné,
Oui, mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné;
Prends l'eſprit du Prophete, & lis bien ce paſſage:
Ni ta loi, ni ton vœu ſi mal imaginé,
Ne ſauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi: des tiens environné,
Crains Dieu, ſers le prochain, & veille à ton ménage:
Voilà l'eſſentiel; le reſte n'eſt qu'uſage,
Bon ou mauvais, ſuivant qu'il eſt ſubordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis ſi bien né,
C'eſt de tous tes pareils l'ordinaire langage;
Chez eux l'amour-propre incarné,
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un pere en lui s'admire, & d'un œil faſciné,
Se contemplant dans ſon ouvrage,
Par ſes propres défauts, ſouvent le trouve orné.
Au reſte, pourtant je veux croire
Qu'à toutes tes vertus le tien diſcipliné
Mérite l'éloge & la gloire
Dont tu me l'as enluminé.
Mais le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en ſaine politique,

De me livrer ainſi, moi ſerpent ſuranné,
A jeune adoleſcent au menton cotonné ;
Je veux un homme fait, & dont la barbe pique :
Tu m'entends ; ſonges-y ; bon ſoir, point de réplique.
Mahmoud, de ce ſermon interdit, conſterné,
En petit béat obſtiné,
Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,
Et comme pere un peu borné,
Trouva le ſecond fort cauſtique.
Mais il ſait prudemment contenir ſon chagrin :
Car, s'il ſe fâche, adieu la rente du ſequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de ſon pieux deſſein,
Et conſerver ſon hypothéque,
Il retourne à la charge, & fait tant qu'à la fin,
Par ſon importune priere,
Le ſerpent, malgré ſoi, conſent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitiere.
Ravi de ce ſuccès, il vous part de la main,
Vient tout dire à ſon fils, lui montre la maniere
De ſervir en ſecret la bête familiere,
Qu'ils vont voir dès le lendemain ;

Et pour être plus ſûr qu'il ſaura le chemin,
Et retrouvera bien le Plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin,
Puis dans deux petits ſacs, mettant tout ſon fruſquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin;
Laiſſons-le à ſa façon monté ſur un rouſſin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à préſent ce que va faire Oſmin.
Le ſerpent ſoupçonneux & fin,
Pour ſe guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude,
Que s'il vouloit toujours être ſon bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé;
Item, que ſous ſa ſolitude,
Son Kaïmak ſeroit porté,
Et que lui, pourvoyeur, ſe tiendroit écarté,
Tandis que lui Reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à ſa volonté.
Tout cela fut promis & fut exécuté
Pendant près d'une année avec exactitude:
Mais le tems à la longue engendre l'habitude;

L'habitude conduit à la ſécurité,
Et ſouvent celle-ci mene à l'ingratitude,
Ainſi que l'animal, par ſon trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude :
Car s'étant démenti de ſa rigidité
En faveur de la mine prude
Et de l'air de ſimplicité,
Dont l'hypocrite Oſmin s'étoit fait une étude,
Pour maſquer ſa perverſité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, & fut même encore aſſez facile
Pour s'en laiſſer toucher en toute privauté.
Oui-da, dit à part ſoi ce cœur de crocodile,
Un jour qu'il l'avoit bien flatté !
Puiſque vous êtes ſi docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, Monſeigneur du Reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de ſix ans, tous les jours il en ſort
Sequins d'un très-bon poids & meilleurs qu'à la ville :
Mais comptez que demain vous ſerez mis à mort,
Et qu'à vous ſuccéder je ſerai fort habile.

C'eſt bien à vous, ma foi ! Bête rampante & vile,
A jouir d'un ſi grand tréſor !
L'or n'eſt fait que pour l'homme, & l'homme eſt fait pour l'or :
L'un ſans l'autre en ce monde eſt un être inutile.
Tant pis pour un pere imbécile,
Si, pouvant s'enrichir, il eſt demeuré gueux !
Foible d'eſprit & ſcrupuleux,
Ne ſont que des mots ſynonimes.
Oſmin, ainſi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets ;
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les Dames,
Et tous les plaiſirs à l'excès.
Je veux d'abord, dit-il, épouſer quatre femmes,
Avoir deux cent chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, ſix ſerrails, dix ou douze chiffliks,
Le reſte à l'avenant ; & je ferai de ſorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas:
Car avec de l'argent que ne devient-on pas ?
De ce dangereux ſon, l'idée étoit ſi forte,
Qu'il n'en dormit non plus toute la nuit

Que pucelle à vingt ans, la veille de ſes noces.
Mais ſitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides & féroces,
Brûlant déjà de s'aſſouvir
Du ſang qu'il doit verſer, de l'or qu'il veut ravir
A ſa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous ſa peliſſe adroitement la cache,
Porte au ſerpent du Kaïmak
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : Monſeigneur, ſelon notre almanach,
C'eſt aujourd'hui Beiram ; j'ai cru pouvoir vous plaire,
En vous y faiſant prendre part.
L'an paſſé, comme un ſot, je n'oſai pas le faire :
Excuſez ſi je ſens ma faute un peu trop tard.
Au ſurplus, je voudrois, en l'avouant ſans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zele :
Mais que vous préſenter ? La nature ni l'art
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle.
Par ces mots emmiellés, le doucereux Caffard
Engeole de façon le Reptile Richard,
Que celui-ci charmé, de tout le remercie,

Et barbotte, en mangeant, quaſi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'obſerver d'aucun regard,
Lui décharge un fendant : mais que ce ſoit haſard,
Ou céleſte bonté des forfaits ennemie,
Notre agile Bête avertie,
Voit le coup, & l'eſquive en ſautant à l'écart,
Pas ſi bien cependant que la hache qui part,
En faiſant ſon chemin, ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela ſoit ou non, ce n'eſt rien que cela:
Pour le conte, il ſuffit que jaune, bleue, ou brune,
Sautant au cou d'Oſmin, elle vous l'étrangla,
Et que comme aux Pachas cette fin eſt commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par-là.
Le ſerpent le ſuçoit encore avec délices,
Quand pluſieurs paſſagers courant de-çà de-là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains ſervices:
Il n'en étoit plus tems; déjà de ſon étui,

L'ame

L'ame du ſcélérat, qu'eſcortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut : on l'emporta chez lui,
Où tous les voiſins ſe rendirent.
C'étoit de la maiſon l'eſpérance & l'appui :
On peut s'imaginer ce que dirent & firent
Ses parens déſolés dans leur premier tranſport :
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant, ils déploroient ſon ſort,
Voici qu'à point nommé, maître Mahmoud arrive.
Quel ſpectacle pour lui ! quel retour ! quel abord !
Il en tombe preſqu'en foibleſſe.
Du peu qu'on ſait du cas, on lui fait le rapport ;
Et chaque mot qu'on dit le pénetre ſi fort,
Qu'il s'arrache le poil, & rugit de détreſſe.
Lui ſeul ſait où le bât le bleſſe :
Vû que par un zele indiſcret
Qui fournira peu de copies,
En comptant ſur ſon fils qu'il croyoit ſi parfait,
Il ne lui reſtoit rien de tout ſon petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies ;
De ſorte qu'accablé de regrets infinis
De ne voir dans ſes ſacs ſi dodus à la mine,

Que des colifichets & des haillons bénis
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivans:
Car pour lui, pour ſa femme, & neuf ou dix enfans,
Tout cela mis au pot eut fait maigre cuiſine.
Que devenir dorénavant,
Avec ſa nombreuſe famille,
Si ſon bienfaiteur le ſerpent
Ne la nourrit & ne l'habille?
Après donc quelque tems paſſé dans les douleurs,
A ſes dépens plus ſage, enfin il les ſurmonte,
Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver ſon compte,
Et s'informe de tout; l'animal le lui conte
Juſte de point en point, puis faiſant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec ſa courte honte.
Mahmoud, au déſeſpoir d'un ſi dur abandon,
En vain prie & gémit, tendrement le rappelle,
Traite ſon fils d'ingrat, de monſtre, d'infidele,
Maudit ſa mémoire & ſes jours.

Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours ?
Nous étions tant amis ! ſoyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvellons le cours.
Le Reptile, inflexible à tous ſes beaux diſcours,
Auſſi ſaoul de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait ſimple & vif, s'en défit pour toujours.
Amis ! ſoit ! j'y conſens, mais au moins d'une lieue ;
Car, pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
Tant qu'il te ſouviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penſerai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis.
Dès que la confiance eſt une fois perdue,
Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le phantôme & le faire valoir :
Mais que du fond du cœur elle ſoit bien rendue,
Cela paſſe l'humain pouvoir.

CAMILLE,
OU
LA MANIERE DE FILER
LE PARFAIT AMOUR.

DIEU faſſe paix au gentil Arioſte,
Et daigne auſſi mettre en lieu de repos
Jean la Fontaine, auteur fait à la poſte (*)

(*) *Vieille expreſſion qui ſignifie* à la guiſe, ou ſur le modele.

Du Ferrarois, adoptant ſes bons mots!
Chrétiens étoient, quoiqu'à tort dans le monde,
Leur badinage ait gliſſé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vernis de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'eſt un homme damnable,
Lui, ſon copiſte & tous ſes adhérens:
Maudits payens, qui du ſexe adorable,
Font des portraits du vrai ſi différens,
Toujours forgeant impoſtures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un ſur l'autre entaſſés;
Et toujours prêts à lancer ſur les Belles
Les traits piquans dont ils ſont hériſſés,
Gens à fagot, & cela c'eſt tout dire,
De leurs fureurs le Parnaſſe rougit:
Contre eux n'écheoit rétorquer la ſatire;
Laiſſons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'eſt que j'entens faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru ſi noir,
En écrivant l'hiſtoire mémorable
D'une Beauté fidelle à ſon devoir.
Eſſayer veux, ſi mes forces ſuffiſent,
A revêtir la ſainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médiſent

N'ont les rieurs ſouvent de leur côté :
Voilà le ſiécle & le train qu'il veut ſuivre.
Lit-on du mal ? c'eſt jubilation :
Lit-on du bien ? des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mene,
Ni que j'aſpire à ſecrettes faveurs :
Si peu m'en faut que ce n'eſt pas la peine.
Or je commence à l'aide des neuf ſœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria ſous un aſtre benin,
Prit belle femme, & vivoit dans la terre
Qu'il poſſédoit au ſauvage Apennin.
Commencemens ſont doux en mariage :
Nouvelle ardeur, flateurs empreſſemens,
Jeunes attraits expoſés au pillage
Y font paſſer d'agréables momens.
Bientôt après, quand pleine jouiſſance
De larges dons accable un cœur laſſé,
Molle tiédeur, ennuyeuſe indolence
Y font languir l'appétit émouſſé.
Ce fut le cas où ſe trouva mon homme
Après ſix mois. L'ardente ambition

Chez lui s'éveille, ainſi que d'un long ſomme.
Le cœur humain n'eſt point ſans paſſion;
De s'expulſer elles ſont leur étude,
Comme eſt un clou par un autre chaſſé.
Chez notre époux ſurgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarraſſé.
Jeunes tendrons, ſi l'amour ſe repoſe,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cauſe,
Penſent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels ſoucis as-tu l'ame égarée,
Lui dit un jour ſa belle? & quel deſtin
A nos plaiſirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuſe;
Pour te complaire, ai-je rien négligé?
Je ſuis la même, ou mon miroir m'abuſe,
Je ſuis la même, & ton cœur eſt changé.
Ah! ſi l'ingrat épuiſé de conſtance
Ne peut répondre à ſes engagemens,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux ſermens.

Sur Hyppolite, un ſi tendre langage
Fit ſon effet: il ſent ſon cœur groſſi;

Avec

Avec la bouche, il ferme le paſſage
A cette plainte, & lui répond ainſi.
Détrompez-vous, Camille, & de ma flamme
Portez, ma chere, un meilleur jugement:
Je vous adore, & jamais dans mon ame,
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie,
Je vous fais voir mon eſprit agité,
Ce n'eſt ſans cauſe: homme qui ſe marie,
Mieux que devant connoît ſa pauvreté.
De mes ayeux, l'opulence ſans ceſſe
Vient réveiller un ſouvenir cuiſant
Dans ma mémoire. O ciel! que la nobleſſe,
Sans la fortune, eſt un fardeau peſant!
Puis-je ſouffrir qu'une Beauté céleſte,
Qu'en pleine cour on devroit reſpecter,
Soit confinée en ce château funeſte
Où les hiboux ont peine d'habiter?
Mais quoi! la cour, ſa dépenſe effrénée
M'accableroit d'un déſordre ſubit;
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit?
Une reſſource à ma peine ſe montre.
De l'Empereur je ſuis un peu connu;
De mon courage, en plus d'une rencontre,

Juſques à lui le bruit eſt parvenu ;
Sur l'ennemi du puiſſant Charlemagne,
Dans un combat, je pris deux étendards,
Lorſqu'à Didier une ſeule campagne
Ravit des mains le ſceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur, ni mérite,
Sans les patrons, ne conduiſent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien.

De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille eſt frappé :
A ce départ, il ne peut ſe réſoudre ;
De pleurs amers ſon viſage eſt trempé.
L'amour propice à ſon Epoux fidele,
Pour les ſécher, lui prêta ſon bandeau ;
Sur ce qu'il fit pour conſoler la Belle,
La modeſtie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuſe
Examinant ce deſſein de plus près,
Goûte la choſe, & la croit ſérieuſe ;
Elle y conſent : il part deux jours après.

Seul ne partit : cruelle jalouſie
Lui ſaute en croupe, & d'un air dangereux,

Chemin faiſant, trouble ſa fantaiſie
Par ce diſcours : « Où vas-tu, malheureux ?
» Laiſſer ſeulette épouſe jeune & belle,
» Eſt-ce, Hyppolite, un acte de bon ſens ?
» C'eſt la livrer à quelque ardeur nouvelle.
» Ignore-tu quel tort ont les abſens ?
» Ces campagnards dont elle eſt entourée,
» Gens déſœuvrés & d'un honneur ſurpris,
» Cherchant à faire amoureuſe curée,
» Eſt-ce un danger ſi digne de mépris ?
» Bien ſots ſont-ils : mais ſi le goût fantaſque,
» L'extravagant, la ſaiſit tout-à-coup,
» Elle peut mettre un cimier ſur ton caſque
» Dont l'ornement te déplairoit beaucoup ».
Trois fois la crainte, à ſa flamme timide,
Sonne retraite, & lui glace le ſein :
Trois fois l'honneur le ſaiſit par la bride,
Et l'encourage à ſuivre ſon deſſein.

Les enchanteurs pour lors étoient en vogue,
Par leur ſavoir du commun diſtingués :
Devin, ſorcier, nécroman, aſtrologue,
A l'opéra, mais-hui ſont relégués ;
Plus ne connois d'enchanteurs ſur la terre
Que deux beaux yeux. Hyppolite paſſant

Un noir vallon qu'un double mont enſerre,
Entend parler d'un vieillard tout puiſſant
Sur les enfers. Pour garantir ſa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il préſente requête,
Ouvre ſa bourſe, & lui demande un ſort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : pauvre abuſé !
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et ſur ce point mon art eſt épuiſé.
Femme coquette en ſait plus que le diable,
Quand il lui plaît enrôler ſon époux
Dans le grand ordre, & ſon cœur variable,
En fait d'amour, eſt plus ſorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu ſeras : l'enfer eſt ſans pouvoir,
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image;
Par ſa vertu, tout mari peut ſavoir
Quel eſt ſon ſort. Si la femme eſt fidelle
Au ſacrement dont le nœud la lia,
La cire en reſte auſſi blanche, auſſi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue & commence à jaunir :
Mais ſi l'honneur ſouffre quelque fêlure,

Noire & puante on la voit devenir,
Le beau préſent, du jaloux Hyppolite
Fut fort priſé, fut payé largement,
Et par la main du charitable hermite,
Dans ſon étui renfermé proprement.
O Chevalier! quelle eſt l'impertinence
Du taliſman qu'il te plaît d'éprouver?
L'amour jaloux a ſi peu de prudence
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier ſe remet en voyage,
Et le pourſuit, gai comme un papillon.
Lui, ſa poupée, & tout ſon équipage
Arrivent ſains au camp de Rouſſillon.
Aux ſarraſins l'Empereur Charlemagne
Et ſes Barons faiſant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux, aux frontieres d'Eſpagne
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête:
A la bonne heure Hyppolite eſt venu;
Roland l'accueille, & Renaud lui fait fête:
Par leur récit, ſon mérite eſt connu.
Sur leur parole, on met ſous ſa conduite
Trois jours après un gros détachement,
Devant ce chef, l'ennemi prend la fuite,
Puis eſt forcé dans un retranchement.

Quatre châteaux pourvus de bonnes rentes,
Par ſa victoire, aux chrétiens ſont acquis,
Et l'Empereur, par ſes lettres-patentes,
Lui fait un don de ce qu'elle a conquis.
Le voilà riche & tout brillant de gloire,
Et ce qui rend ſon bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ſes yeux un teint bien conſervé.
Qu'il fit alors de châteaux en Eſpagne
Touchant l'objet de ſes affections!
Qu'il deſira la fin de la campagne,
Pour l'amener dans ſes poſſeſſions!
Mais la fortune inceſſamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduiſit à deux doigts de ſa perte
Par un endroit qu'il n'avoit pas prévu.

COMME il ſortoit un matin de ſa tente,
S'acheminant vers le quartier du Roi,
A ſon abord, certain fat ſe préſente
Caracolant ſur un beau palefroi,
Un étourdi qui ſe faiſoit connoître
Par ſes grands airs pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit petit-maître,
Vieux ſobriquet qui s'eſt renouvellé.

Bon jour, Baron; connois-tu bien Anſeaume
De Riparol? aux hommes de valeur,
Je ſuis acquis plus qu'autre du Royaume,
Et je te veux ſervir vers l'Empereur;
Compte ſur moi, j'y fais quelque figure....
Notre Hyppolite, à ce plaiſant début
Vous l'enviſage; il connoît l'encloueure,
Et d'un air froid, il lui rend ſon ſalut.
L'autre pourſuit: on dit que ton épouſe
Paſſe pour belle, & je ſuis étonné
Qu'étant iſſu de nation jalouſe,
Par toi le ſoin en ſoit abandonné.
Lorſque ton front, loin de ſon domicile,
Eſt de lauriers couvert par tes exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois?
Pareil ſouci, répartit Hyppolite,
Un ſeul moment ne peut m'inquiéter;
Ma femme eſt ſage, & j'ai de ſa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon! dit Anſeaume, elle te paroît ſage
Dans un déſert, & loin de tout danger:
Mais réſiſter aux gens de ſon village
Eſt un effort de mérite léger;
Si courtiſan eſſayoit l'aventure

Tel que je ſuis, en tirer bon parti,
Dans peu de jours ſeroit affaire ſûre.
— Qui vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti.
Flamberge au vent. On court, on les ſépare;
A Charlemagne, on fait à ſon dîner
Tout le détail d'un démêlé ſi rare:
En ſa préſence, il les fait amener.

PLEIN de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hyppolite en l'honneur outragé,
Jette ſon gant, & pour avoir bataille,
A l'Empereur il demande congé.
A donc Anſeaume: Avoir l'ame peureuſe
Eſt un défaut qu'on ne m'impute point;
Pas ne croirois ma victoire douteuſe,
Quand Hyppolite à Roland ſeroit joint:
Mais un combat tient la choſe indéciſe;
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu;
Si ſon épouſe a, ſur la foi promiſe,
Un ſi grand fond d'invincible vertu?
La Vérité, d'autres ſoins occupée,
A point nommé, pleuvra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée?
Arrêt douteux ou faux. Mais faiſons mieux:
J'ai de beaux fiefs au bords de la Garonne;

Mal-à-propos ſi je me ſuis vanté,
Je veux les perdre, & je les abandonne
A lui, ſes hoirs & leur poſtérité.
Contre mes biens, je ne veux d'autre gage
Que mon plaiſir, ſa honte & ſon ennui,
Pourvû qu'avis, par lettre ou par meſſage,
De la gageure il ne donne chez lui.
D'un tel marché fut content Hyppolite,
Bien qu'il ne plût aux ſéveres humeurs,
Et que Turpin (*) qui n'étoit hypocrite,
Le prétendit contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce tems-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions
Comme aujourd'hui. Copie eſt dépêchée
Aux contractans par les tabellions;
Terme trois mois, attendu la diſtance.
Lorſqu'Hyppolite, au logis retiré,
De ſon contrat eût peſé l'importance,
Il le trouva fort inconſidéré.
Qu'as-tu donc fait, diſoit-il en lui-même,
Vil Chevalier? A quoi t'es-tu ſoumis?
Et cet honneur dont le prix eſt extrême,

(*) *Grand Aumônier de Charlemagne.*

Eſt-ce un tréſor à mettre en compromis?
S'il eſt par fois de légeres cervelles
Parmi les gens qui chauſſent éperons,
Anſeaume en eſt: mais ils plaiſent aux Belles
Ces emportés, ces foux, ces fanfarons.
Des damoiſeaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
A du courage, & paroît intrépide,
Quand il ne faut qu'inſulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poſte avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement ſur le bord du foſſé.
Si de ſes airs Camille étoit charmée,
Comme il ſe peut, par ma convention,
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon ſecours, ma gentille figure,
Ajoûtoit-il en ouvrant ſon étui!
Reſte toujours auſſi blanche, auſſi pure
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui.
Pendant qu'ainſi la crainte & l'eſpérance
Sur Hyppolite agiſſent tour-à-tour,
Pour ſon voyage, Anſeaume en diligence
Fait ſes apprêts, & part au point du jour.

Bien qu'il comptât ſur ſes minauderies,
Et ſe crût beau comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourſes pleines d'or.
Aſſez ſavoit le rafiné manœuvre,
Que des reſſorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il eſt bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

TANDIS qu'il marche à petites journées
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faiſons un ſaut du pied des Pyrenées
Sur l'Apennin : ce ſont-là de nos traits;
Le bon Pégaze, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs:
Gens uſités à pareille voiture,
En peu de tems battent bien du pays.

DANS ſon château, Camille plus fleurie
Que le printems, vivoit paiſiblement:
Ses chiens, ſes fleurs & ſa tapiſſerie
Etoient l'objet de ſon amuſement.
Chaſte pudeur, piquante modeſtie,
Avec leur ſœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe aſſortie,

Assiduement lui pressoient le côté.
Pour des amours, pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau, qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aîle & la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printaniere
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonniere;
En peloton, il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arene;
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le tems lui ramene
Gaîté, vigueur & premier ornement.

Comme Camille un soir sur sa terrasse
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du fauxbourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
Cours, l'Eveillé; va-t-en voir au plus vîte
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hyppolite.

L'Eveillé trotte & revient ſur le champ.
Un écuyer à ſa ſuite s'avance;
Il la ſalue, & pour un inconnu
Venant du camp, il demande audience.
Camille alors : qu'il ſoit le bien venu!
Bientôt après, le téméraire Anſeaume,
(Car c'étoit lui, paré comme un époux,
En linge blanc & flairant comme beaume,)
Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hyppolite :
» C'eſt un Héros, c'eſt un Mars qui du Roi
» Eſt diſtingué parmi ſes chefs d'élite;
» Des Sarrafins ſon nom ſeul eſt l'effroi.
» Puis il ajoûte : avec toute ſa gloire,
» Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
» Douce eſt fortune & pompeuſe eſt victoire :
» Mais rien n'eſt tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée;
» Sans vanité, j'y fais force jaloux :
» Mais au récit de votre renommée,
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce récit peu fidele
» Qui me vantoit le charme de vos yeux!
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux ».

A ſa fleurette, il joint d'autres machines,
Roulemens d'yeux, geſticulations,
Propos tronqués, des ſoupirs & des mines,
Des juremens & des contorſions.
Tel qu'un barbet qui fait ſur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui ſaute, danſe, & par ſon badinage,
Livre aux chaſſeurs les crédules oiſeaux.

CAMILLE, au reſte, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie.
Elle ſourit, & de ſon ſuborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'aggreſſeur urgent
Pouſſoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu, bon argent;
Que dans ſes yeux, une flamme impudique
Manifeſtoit les inſolens deſſeins
Du Chevalier, & qu'à ſa rhétorique
Il ajoûtoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir ſa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer ſi Dame d'Italie
En ſait aſſez pour Chevalier Gaſcon.

Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la Belle avec un doux regard :
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles ;
C'eſt une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez ſur la main droite ;
Un corridor dans une tour conduit ;
Gliſſez-vous-y par une porte étroite ;
Fermez ſur vous, j'y ſerai vers la nuit.

Tout tranſporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pouſſe la porte, & querelle la lune
Trop pareſſeuſe au gré de ſon amour.
Les murs tout nuds laiſſoient voir les ardoiſes
Dans cette tour : on y reſpiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toiſes,
Et bien muni de ſa grille de fer.
Quel ſombre endroit ! & quels préliminaires
Pour mes plaiſirs ! eſt-ce une trahiſon ?
Non, c'eſt bon ſigne : aux amoureux myſteres,
On vaque mieux en étroite priſon.
La nuit arrive, & perſonne avec elle :
Il oit ſonner l'horloge du château,
Dix, onze, douze : une douleur mortelle
Vient l'accueillir ; chaque coup de marteau

Le frappe au cœur. La malheureuſe Orfraye
Sur un chevron, contente à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraye,
A ſon chagrin ſemble encore inſulter.
Il tâche envain d'arracher la ſerrure;
Des pieds, des mains, il tente les reſſorts:
Bons clous rivés, puiſſante garniture,
Et double pene éludent ſes efforts.
Il en frémit: enfin, dans ſa diſgrace,
De déſeſpoir & de rage confus,
En tâtonnant, il trouve une paillaſſe
Dans un recoin, & ſe jette deſſus.

Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toît, & du haut d'un grenier,
Certaine voix lui crie: O notre maître,
Sachez qu'ici vous êtes priſonnier.
Votre attentat eſt de ces cas pendables,
Dont nous faiſons juſtice par nos mains:
Larrons d'honneur ſont-ils plus pardonnables
Que ne le ſont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ſes pieds eſt jettée:
Il la ramaſſe; il en paroît ſurpris;
De papier blanc elle eſt empaquetée,
Où ſont ces mots en groſſe lettre écrits:

» On

» On ne fait point l'amour, mais on le file
» Dans ce château ; filez, brave étranger,
» Filez, filez, Chevalier de Camille,
» Si vous voulez qu'on vous donne à manger. «
Anſeaume éclate, il s'emporte, il menace,
A la ſuivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'oſe répéter.
Tel eſt un loup que le chaſſeur enſerre
Dans quelque foſſe attrapé finement :
Il heurle, il bave, il mord cailloux & terre,
Et tout cela fort inutilement.
Emportement ne peut vous êtes utile,
Dit Marinette, & ce courroux eſt vain :
Filez, filez, ſéducteur de Camille,
Vous filerez, ou vous mourrez de faim ;
Néceſſité vous apprendra l'uſage
De la quenouille : à nos jeunes oiſeaux,
Elle apprend bien à tirer dans leur cage,
Avec le bec, de jolis petits ſeaux.
Ce n'eſt pas tout : quel deſſein vous amene
Par ces chemins qui ſont peu fréquentés ?
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare & que vous méritez.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,

Mais ſans appel ; je reviendrai ce ſoir ;
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez : adieu, juſqu'au revoir.
Le revoici ce loup pris dans un piege :
Mon priſonnier perd ſa férocité ;
Honte l'abat, timidité l'aſſiege,
Et ſon orgueil par ſa crainte eſt dompté.
Il réfléchit, il voit que ſa furie
Eſt moins que rien, & contraint de caler,
Il laiſſe à part toute mutinerie,
Prend la quenouille, & commence à filer.
Le ſoir arrive, avec lui Marinette
A la lucarne. Eh bien ! travaillez-vous ?
Je viens ſavoir ſi votre tâche eſt faite,
Et quel deſſein vous a conduit chez nous.
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre ſon fil, & preſſé par la faim,
De la gageure, il lui fait tout le conte.
Par une corde, on lui deſcend du pain
Avec de l'eau. Mais, reprend la badine,
Quel fil groſſier, & qu'il eſt inégal !
Qu'en peut-on faire ? un torchon de cuiſine ;
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal.
Ventre affamé qui fait métier apprendre,
Par ſes leçons l'endoctrina ſi bien,

Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il eſt, n'égaloit pas le ſien.
Par certains trous de vieilles entreſoles,
Dame & ſuivante alloient s'en régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étoient, de ſa grace à filer.
Camille même, au Bailli du village,
A toutes fins un acte demanda,
Et le Curé fort diſcret perſonnage,
A le ſigner, ſans peine s'accorda.

QUE devenoit cependant Hyppolite?
Bien triſte étoit, & bien inquiété,
Se conſolant à faire la viſite
Vingt fois par jour du portrait enchanté.
Frais & vermeil il le trouvoit encore,
Hors certain jour qu'il vit à ſes attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le ſoleil talonne de trop près.
Il en ſoupire, il en eſt au ſupplice,
Sa face change, & devient d'or bruni,
Ainſi que ceux qui prennent la jauniſſe,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais ſa frayeur fut bientôt diſſipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur:

Un court moment rendit à ſa poupée
Toute ſa grace, & le calme à ſon cœur.
Pour abréger (car auſſi-bien mon Conte
Eſt un peu long) par un courier exprès,
De ſon amant, Camille apprit la honte
A ſon époux : il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur, de la gaye aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure ;
Des fiefs d'Anſeaume il fut enſaiſiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu, la combla de bonheur,
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choiſir pour ſa dame d'honneur.
Le priſonnier, ſur vieille haquenée,
Conduit au camp, & pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée,
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiſeurs de vers trouverent de l'étoffe
Pour divertir les enfans ſans ſouci :
Certain grivois, ſur cette cataſtrophe ;
Fit deux couplets qui ſe chantoient ainſi.
» Dans l'art de plaire, Anſeaume eſt plus habile
» Qu'aucun amant dont l'hiſtoire ait parlé :
» Filez, filez, Chevalier de Camille :

» Auprès d'Omphale, Hercule a bien filé.
» Cœurs enflammés, cherchez-vous un modele?
» Qui mieux qu'Anſeaume alla jamais au fait?
» C'eſt-là l'entendre, & c'eſt ce qu'on appelle
» En bon françois, filer l'amour parfait. «

DÉSHONORÉ, le rival d'Hyppolite,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vuida le camp, & fut ſe rendre hermite
Comme le diable, alors qu'il devint vieux.
Cent ans & plus, pucelles par la France,
A Chevaliers chanterent ce refrain,
Lorſqu'en amour prenoient quelque licence:
Filez, filez, & vous aurez du pain.

JEUNES Beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit, je vous donne à connoître
Quand & pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe : il n'eſt pas inutile
Que le ſachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous pouſſât, ainſi qu'on fit Camille,
Gagnez du tems, faites filer l'amour.
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement vendus,

Où réſiſtant à la premiere inſulte,
Les aſſaillans ſe ſeroient morfondus.
Jadis prêchois moins ſevere doctrine,
Lorſqu'à beautés je parlois ſans témoins :
Ans m'ont changé ; comme a dit feu Racine
Après Plutarque, autres tems, autres ſoins.
Quand vieux Renard ne put par ſon adreſſe
Sortir des lacs, ſans ſa queue arracher,
Aux Renardeaux il alléguoit ſans ceſſe
Vives raiſons pour ſe la retrancher.
Mais concluons : treve de badinage ;
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu. Quand on eſt belle & ſage,
On peut compter qu'on eſt belle deux fois.

CONTE
DE
M. DE PERRAULT.

L'ESPRIT-FORT.

IL eſt des cœurs bien faits que rien ne décourage,
Qui choiſiſſant toujours le parti le plus ſage,
Déſarment la rigueur des Deſtins ennemis,
Et par des ſentimens qu'un noble eſprit ſuggere,
S'élevent noblement au-deſſus de la ſphere
Où leur planette les a mis.
Liſe étoit belle & jeune, & ſon époux Damis
Cachoit ſous ſa perruque un brave à cheveux gris ;

Liſe avoit cent vertus, Damis étoit bon Prince;
Leur parfaite union paſſoit dans la Province
Pour un miracle de nos jours;
Jamais tant d'agrémens, jamais tant de ſageſſe
Ne firent honorer Lucrece,
Et jamais tant de ſoins & de tendres amours
N'accompagnerent la vieilleſſe:
Rien ne manquoit enfin à leur félicité.
Barbe griſe & jeune Beauté
Font ordinairement un mauvais attelage;
Cependant tout rouloit ſi bien dans le ménage,
Qu'au bout de l'an, le bon Seigneur
Vit arriver un ſucceſſeur.
Tandis qu'avèc plaiſir il éleve l'enfance
De cet aimable rejetton,
Un Jubilé revint en France:
On ſait qu'en ce tems d'indulgence,
Chacun demande à Dieu pardon;
Le pécheur prend la diſcipline;
D'un zele tout nouveau, les Chrétiens ſont touchés;
On reſſaſſe les gros péchés;
Les gros & les petits, tout paſſe à l'étamine.

Aux pieds d'un Directeur, la Belle un beau matin,
Avec un repentir ſincere,
Déclare nettement que le petit Colin
N'étoit pas le fils de ſon pere.
Alte-là, dit le Confeſſeur,
Pour un *Confiteor*, vous n'en ſerez pas quitte.
Eſt-il juſte entre nous qu'un bâtard déshérite
Un légitime ſucceſſeur?
Il faut, Madame, vous réſoudre,
Et plutôt que plus tard, j'en ſuis fâché pour vous,
A déclarer le fait à votre époux:
Sans quoi je ne puis vous abſoudre.
Comment, & de quel front avouer un tel cas?
La voilà dans un embarras
Qu'on ne peut exprimer. En effet l'aventure
Étoit pour un époux à digérer bien dure.
En proie à ſes remords, & cédant au chagrin,
Elle tomba bientôt dans une maladie
Qui fit tout craindre pour ſa vie.
Sur le rapport du Médecin,
Le mari croit déja que la mélancolie

De ſa chere moitié va terminer les jours:
Mais qu'il eſt éloigné d'en pénétrer la cauſe!
Elle veut l'en inſtruire, & jamais elle n'oſe.
Oſe tout, dit-il, mes amours,
Rien ne me déplaira, pourvû que tu guériſſe.
Quoi! faut-il qu'un ſecret te donne la jauniſſe?
Et voudrois-tu mourir plutôt que de parler?
Vis & parle, crois-moi. Je vais tout révéler,
Dit-elle, puiſqu'enfin un repos favorable
Doit terminer bientôt mon état déplorable.
J'étois à la maiſon des champs
Où je faiſois la ménagere,
Quand la voiſine Alix, par des diſcours touchans
Auxquels on ne réſiſte guere,
Me prouva qu'avoir des enfans
Étoit à vous choſe impoſſible,
Me prôna les malheurs de la ſtérilité,
Qui paſſoit chez les Juifs pour un affront terrible,
Puis, dans un jour charmant, me fit voir la beauté
D'une heureuſe fécondité.
Je me rendis, hélas! à cette douce amorce,

Et Lucas le valet de notre métayer,
Avec moi ſe trouvant un jour dans le grenier,
Je me ſouvins d'Alix, & je manquai de force.
Je lui parlai d'amour; à mes yeux il comprit
Où j'en voulois venir par mon tendre langage,
Et ſur un ſac de bled ... ſac funeſte & maudit!
Faut-il en dire davantage?
De ce malheureux ſac, notre Colin ſortit.
A Lucas je donnai, je penſe,
Trois boiſſeaux de froment pour toute récompenſe.
Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi:
A cela près toujours, je vous gardai ma foi.
N'eſt-ce pas de mon bled que tu payas l'ouvrage,
Lui répondit Damis, nullement effrayé?
Ne m'en parle pas davantage:
Cet enfant eſt à moi, puiſque je l'ai payé.
La Belle, en peu de tems, reprit ſes lys, ſes roſes,
Son embonpoint, ſa belle humeur;
Colin fut élevé comme un petit Seigneur;
A la maiſon des champs, on parla d'autres choſes.

Enfin pour s'épargner d'inutiles ennuis,
Cet époux a vécu depuis,
Comme ſi du ſac l'aventure
Étoit chimere toute pure.
Bel exemple pour les maris,
Dont le chagrin jaloux mérite une apoſtrophe!
Damis prit en tel cas le meilleur des partis,
Et ſoutint cet aſſaut en brave philoſophe.

CONTE
DE
M. DE MONCRIF.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'AIMABLE Déité que l'Orient adore,
Qui préſide au matin, que ſuivent les Zéphirs,
Le croiroit-on ? la jeune Aurore,
Du tendre amour long-tems ignora les plaiſirs.
Mais ſur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant, ſes regards attirés,
Allument dans ſon cœur une flamme inconnue.

Momens perdus, combien vous fûtes réparés!
Toute entiere à l'amour, quelle douleur profonde;
Lorſqu'au matin, il falloit un moment
Remonter dans ſon char, pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à ſon amant!
O jours délicieux! plaiſirs inexprimables,
Ne pouviez-vous toujours être durables?
Tithon étoit mortel, hélas! & ſes beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du tems;
Il falut y céder. La peſante vieilleſſe
Dans les bras de l'Aurore, oſe enfin le ſaiſir:
Injuſtice du ſort! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe pas la jeuneſſe?
Hé quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Diſoit l'Aurore aux pleurs abandonnée!
Quel remede à ſes maux? elle s'envole aux cieux.
O Jupiter! fléchis la deſtinée,
Pour mon amant, je t'implore aujourd'hui.
Eh! quel amant? je poſſédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur: de la Parque cruelle,
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
Dans une jeuneſſe éternelle.
Eh! qui doit mieux conduire à l'immortalité,

Que d'être charmant & fidele ?
Ma fille, je ſens vos douleurs :
Dit le maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que ces pleurs,
Enfans du doux plaiſir & l'ornement de Flore ;
Rendez le calme à vos eſprits :
Le printems de Tithon va revenir encore :
Je le fais immortel : mais ſachez à quel prix.
Le Deſtin a parlé ; telle eſt ſa loi ſévere ;
Déeſſe, chaque fois que Tithon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,
D'un luſtre tout-à-coup cet amant vieillira.
Ainſi, de luſtre en luſtre, abrégeant ſa carriere,
Sa jeuneſſe s'éclipſera.
Tithon eſt immortel ! Grand Dieu ! je vous rends grace,
S'écria-t-elle, embraſſant ſes genoux ;
Ce que j'aime vivra, mon ſort eſt aſſez doux.
Elle dit, & des airs ſon char franchit l'eſpace.
Son cœur céde au Deſtin, non ſans quelques regrets.
Quoi ! d'éternels refus vont être déſormais
De l'amour que je ſens le plus fidele gage !...
Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer davantage :
Tes beaux jours ſeront mes bienfaits ;

Je ſaurai, malgré toi, conſerver mon ouvrage.
Elle le croit ainſi ; je ne ſais quel préſage
Me frait trembler pour le ſuccès.
O vous, dont les crayons voluptueux & ſages,
Des myſteres ſecrets, des plus tendres amours,
Tracent modeſtement les plus vives images,
C'eſt à votre art divin, Muſe, que j'ai recours.
Tithon va recouvrer l'éclat de ſes beaux jours;
Il aime, il eſt aimé : quels tranſports vont renaître ?
O Muſe, hélas ! dans un inſtant peut-être,
J'aurai beſoin de tout votre ſecours.
Déjà le char, porté d'une viteſſe extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ſes premiers regards, changement fortuné !
Des ans qui l'accabloient, il n'a plus la foibleſſe;
Que dis-je ? Cet amant a quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux ; tranſporté d'allegreſſe,
Reprend ces agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour ! quels momens pour deux cœurs bien unis !
Il tombe à ſes genoux. Vainement la Déeſſe,
Sur le ſort qui l'attend, voudroit le prévenir.
Un oracle... écoutez... Elle ne peut finir;
Par cent baiſers, il l'interrompt ſans ceſſe.

Eh! comment réſiſter long-tems,
Quand le cœur eſt d'intelligence?
L'amour, le tendre amour emporte la balance;
Tithon obtient un luſtre, & ſe trouve à vingt ans.
Peut-être qu'à préſent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déeſſe. Empreſſement trop tendre;
N'y ſongeons plus. Alors, du ſevere Deſtin,
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
O Dieux! s'écria-t-il, quelle loi rigoureuſe!
Quoi! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé?
Non, je conſens plutôt qu'une vieilleſſe affreuſe...
Tithon, que dites-vous? vous me faites trembler;
Quoi! d'un ſi triſte hiver, la langueur douloureuſe
Affoibliroit encore cette flamme amoureuſe,
Dont votre cœur recommence à brûler!
Quand les ſombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer .... Non, j'y ſuis réſolu:
L'Amour nous laiſſe encore ſes plus ſenſibles biens;
Nous paſſerons les jours dans ces doux entretiens,
Où l'ame, avec tranſport, ſe montre toute nue;
Nous aurons ces ſoupirs, ces aveux, ces ſermens
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans;

Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer.
Et quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer?
Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore:
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore,
Et déjà, dans son cœur, Tithon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse
Remplira ma félicité:
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse,
Mon cœur, plus délicat, prévoit de plus grands maux;
Car enfin, si le sort qui me rend la jeunesse,
M'en avoit donné les défauts,
S'il me forçoit d'être volage,
Votre beauté vous répond de mon cœur:
Mais je n'ai que vingt ans; à ce dangereux âge,
De la constance, hélas! connoît-on le bonheur?
Assurons, croyez-moi, le sort de notre flamme.
Je le sens bien: un lustre à mon âge ajouté

Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ces goûts capricieux, cette légéreté
Que la jeuneſſe embraſſe avec tant d'imprudence.
Hé quoi! voudriez-vous, charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Expoſer ma fidélité?
O divine raiſon, que ta voix eſt puiſſante!
La Déeſſe ſe rend; & comment réſiſter?
Déjà ſon ame impatiente,
De tes ſages conſeils, brûle de profiter:
Que leur pouvoir eſt doux! L'amoureuſe Déeſſe
Ne cherche, ne reſſent que cette tendre ivreſſe
Qui la rend toute à ſon amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit, par ce bonheur même,
Se l'attacher plus tendrement!
Que j'aime à voir Tithon! Avec combien de zele
Il ſe livre au plaiſir qui le rendra fidele!
D'un amant délicat, dignes emportemens!
Dans l'eſpoir d'acquérir une foi plus conſtante,
Il profite ſi bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il paſſe juſqu'à trente.
Hé bien, tendres amans, vous voilà raſſurés;

Vos cœurs ſont pour jamais l'un à l'autre livrés:
Vos vœux ſont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté,
On ſe prive aiſément : mais en eſt-on le maître,
Lorſqu'on en a ſenti toute la volupté ?
Bientôt les craintes diſparoiſſent,
Les deſirs plus ardens renaiſſent ;
Après mille combats, à céder quelquefois,
La ſeule pitié l'autoriſe ;
C'eſt par excès d'amour, qu'à l'ombre de ces bois,
La Déeſſe ſe rend ; ici c'eſt par ſurpriſe.
L'amour couvrant leurs yeux de voiles ſéduiſans,
Semble éloigner leur deſtinée.
Tithon, ainſi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans.
La Déeſſe eſt en pleurs. Séchez, dit-il, vos larmes;
J'ai vu de mon printems s'évanouir les charmes;
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas:
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai paſſés dans vos bras;
Rendez-les moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.

Ainſi

Ainſi vieillit Tithon. Quelle injuſtice, hélas !
D'avancer ainſi ſa vieilleſſe !
Eh ! comment, quand on plaît, contraindre ſes
deſirs ?
Otez-en de ſi doux plaiſirs,
Je donne pour rien la jeuneſſe.

CONTE
DU
P. DUCERCEAU.

LA NOUVELLE ÉVE.

PAIN dérobé réveille l'appétit.
A tout péché, la loi qui l'interdit,
Eſt un attrait, eſt une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici
Eſt-il permis? Quand on le peut ainſi,
On s'en ſoucie autant que d'une obole:
Mais que la loi diſe, je le défens,
Nous y courons, & notre cœur y vole.
D'Éve en cela nous ſommes tous enfans;
Ne la traitons point trop en criminelle;

Elle eut grand tort, je ne l'excuſe point;
De-là nous vient la tache originelle:
Mais tel lui fait ſon procès ſur ce point,
Qui dans ſa place auroit fait tout comme elle.

Ainsi parloit certain époux un jour
A ſa moitié qui contre notre mere
Murmuroit fort, étoit fort en colere
De nous avoir joué le vilain tour,
Dont vint, hélas! toute notre miſere.
Ah! diſoit-elle, avoir précipité,
Et ſon époux, & ſa poſtérité,
Dans tant de maux! pourquoi? le tout en ſomme,
A l'appétit d'une inſipide pomme:
Notre mere Éve avoit bien mauvais goût.
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cauſe,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi qui défendoit la choſe:
Cette défenſe en fit tout le ragoût.
Qu'ainſi ne ſoit, pourſuivit-il, je gage
Que qui voudroit vous interdire ici,
Choſe d'ailleurs dont vous n'auriez ſouci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,
Vous en ſeriez auſſi-tôt à la rage.

Moi, dit la Dame! oui, vous, dit le mari!
Vous le feriez ſans faute, je le jure,
Et je ſuis prêt d'en faire le pari.
Elle y conſent, accepte la gageure;
Somme d'écus, & groſſe à ce qu'on dit,
Fut ſtipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander choſe pénible à faire;
Voici le fait. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche eſt ſur votre paſſage;
Si vous pouvez, en faiſant le chemin,
Un mois durant en tout, être aſſez ſage,
Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nuds, je vous quitte le gain.
Mais en paſſant, prenez garde au naufrage:
Car vous paîrez le parti haut la main.

Or cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai bourbier, égoût de baſſe-cour:
Pour l'éviter, on eut fait un grand tour.
De ce défi, l'on ſe met fort à rire;
La Dame y taupe, & de grand appétit.
C'étoit marché donné, ſans contredit;

Autant valoit argent dans la caſſette;
On met déjà la gageure à profit;
On ſonge à faire & telle & telle emplette;
Nouveaux bijoux viendront ſur la toilette,
Et ſur le tout, un magnifique habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non ſans lorgner la mare en tapinois;
Dans un début, c'en étoit aſſez faire:
On s'en tint là pour la premiere fois.
Allant, venant, bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume:
Avec le tems, on s'accoutume à tout;
On fit bien pis; enfin on y prit goût.
L'eſprit de l'homme eſt une étrange piece,
Et quand je dis de l'homme, à cet égard
La femme eſt là compriſe ſous l'eſpece,
Pour les deux tiers au moins & demi-quart.
Le fait préſent rend la choſe notoire.
La bonne Dame alla ſe figurer
Certain plaiſir, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
A s'arrêter dans une eau ſale & noire,
Et le défi commença d'opérer.
L'eau de ſon bain, encor que claire & nette,

Lui

Lui ſembloit fade au prix de celle-là;
Peut-être auſſi le diable s'en mêla.
Quoi qu'il en ſoit, la Dame fut diſcrette,
Et n'en dit rien d'abord à Janneton
Qui la ſuivoit; c'étoit ſa chambriere,
Et qui pis eſt, confidente, dit-on,
D'une humeur ſouple & très-fine ouvriere;
Elle entendoit la Dame à demi-ton,
Avoit d'ailleurs l'ame ſi complaiſante,
Que dans cent ans ou plus, que je ne mente,
A ſa maîtreſſe elle n'auroit dit non.
Mais c'eſt aſſez parler de la ſuivante,
A la ſignore, il nous faut revenir.
A chaque inſtant, la paſſion s'augmente;
Dans ſon harnois on a peine à tenir:
La mare étoit toujours plus attrayante.
Pour réſiſter, il falloit faire effort;
On s'approchoit toujours plus près du bord;
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit par un ragoût bizarre.
Là s'ébattoit maint petit caneton;
On les montroit du doigt à Janneton;
On leur portoit envie, & ſi la Dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,

Elle eut voulu dans le fond de ſon ame
Devenir canne, au moins pour un moment.

MAIS bien ſouvent, l'occaſion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mene.
La Dame un jour ſur le bord s'arrêtant,
Dans un accès ſubit & violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne Dame en reſta-là pourtant,
Et le remit auſſi-tôt par ſcrupule:
Non que ſon cœur ne fût bien combattu,
Mais il eſt bon d'avoir de la vertu.

OR le mari, par certaine ouverture,
Guettoit ſa femme, obſervoit ſon allure,
Rioit ſous cape, & comptoit par ſes doigts,
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien, remarque la chronique;
Deux tiers n'étoient paſſés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux qui voyoit les progrès,

A ſa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour pour revenir au frais.
Il ſort des champs, & quelque tems après,
Par le dehors, rabat chez la fermiere,
Là, ſe tient clos, & ſe met aux aguets.
Bientôt il voit & Dame & chambriere
Allant au bain : l'on fait pauſe au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine ;
En ſoupirant, l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve, on pourſuit ſon chemin.
Mais, dans le bain, un feu ſecret conſume ;
On en ſortit plutôt que de coutume,
L'eſprit rêveur, l'air inquiet, chagrin,
On ſe tourmente, & l'on chicane envain ;
La paſſion preſſe, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.

C'est trop ſouffrir, non, Janneton, vois-tu,
Dit la maîtreſſe, en annonçant l'antienne,
Il n'eſt défi, ni gageure qui tienne,

Je ne m'en mets en peine d'une fêtu :
Je te le dis tout net, & le déclare,
J'ai réſolu d'eſſayer de la mare.
Dis ſur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le ſache ou ne le ſache pas,
Ce m'eſt tout un ; il iroit de ma vie,
Que je voudrois en paſſer mon envie.

Vraiment, Madame, eſt-ce donc ſi grand cas,
Dit Janneton ? pourquoi tant de myſtere ?
Je m'en doutois ; vous êtes bonne auſſi
De vous troubler & prendre du ſouci ;
Vous le voulez : eh bien ! il faut le faire.
Premiérement, Monſieur n'eſt pas ici ;
Qui vous verra ? perſonne, je vous jure.
Quitte après tout à perdre la gageure :
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?
Contentement paſſe richeſſe enfin.
Mais non, ſi bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaiſir & le gain.
Va, Janneton, tu vaux trop, dit la Dame ;
Ne mettons pas le plaiſir à demain.

Sur ce propos, on s'ajuſte, on s'agence,
Et vers la mare, on marche en diligence,
A beaux pieds nuds & pantoufles en main.
La Dame alloit la premiere, & bon train,
Et Janneton faiſoit l'arriere-garde.
Chemin faiſant, on obſerve avec ſoin
S'il n'eſt pas là de mouchard qui regarde:
Nul ne paroît, & Monſieur eſt bien loin.
Les pieds brûloient; d'abord on en hazarde
Un dans le lac pour ſonder le terrein:
On le retire, & l'autre prend ſa place,
Que tout de même on retire ſoudain;
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de ſuite on vous les plonge à plein.

Durant cela, l'époux, ne vous déplaiſe,
De ſon réduit voyoit le tout à l'aiſe,
Et ſe ſavoit très-bon gré dans le cœur
De n'avoir pas mis à plus forte épreuve
Une vertu ſi fragile & ſi neuve:
Il en pouvoit arriver du malheur.
Il en frémit, & ſur cette penſée,

Croyant l'affaire aſſez avant pouſſée,
Sort vers la Dame avec un ris moqueur:
Un revenant eut fait moins de frayeur.
Et vîte, & vîte, on ſe ſauve, on détale:
Mais à pieds nuds, on ne court pas ſi fort:
Le mari joint la Dame dans la ſalle:
Eh bien, dit-il, dans le premier abord!
Que penſez-vous de la pomme fatale?
Éve à préſent a-t-elle ſi grand tort?

Fin du Tome troiſieme.

TABLE

DES CONTES

Contenus dans le troiſieme Tome.

CONTES DE M. DE VOLTAIRE.

L'ÉDUCATION d'un Prince. Page 3
L'Éducation d'une Fille. 13
Ce qui plaît aux Dames. 19
Les trois Manieres. 39
Thelème & Macare. 61
Azolan. 69
L'Origine des Métiers. 73
La Begueule. 77
Le Dimanche, ou les Filles de Minée. 87

CONTES DE M. VERGIER.

La Fille violée. 103
Le Mal d'aventure. 107
Le Tonnerre. 113
La Culotte. 123
Le Roſſignol. 137
Le Revenant. 151
Promettre eſt Un, & Tenir eſt un Autre. 165

CONTES DE M. DE SÉNECÉ.

Le Kaïmak, ou la Confiance perdue. 171
Camille, ou la Maniere de filer le parfait Amour. 189

CONTE DE M. DE PERRAULT.

L'Eſprit-Fort. 217

CONTE DE M. DE MONCRIF.

Le Rajeuniſſement inutile. 225

CONTE DU P. DUCERCEAU.

La nouvelle Éve. 237

Fin de la Table du Tome troiſieme.